

LE SOCIALISTE

DIRECTEUR
DE LA PUBLICATION

Georges BRUTELLE

Rédaction : 12, Cité Malesherbes - PARIS (9^e)
Téléphone : TRU 76-34

ABONNEMENTS
France 17 F. semestres
Etranger ... 20 »

EUROPE

par Victor Larock

Bien des raisons sont invoquées, sur le continent à l'appui de la candidature britannique. Certaines sont avant tout, antifaunistes, ou simplement antifrançaises.

Les raisons socialistes nous suffisent.

Raison, d'abord, de solidarité avec le Labour Party. Avec ce parti qui paie durement treize ans de gouvernement conservateur. Avec ce parti qui reste, plus qu'aucun autre, un grand parti de classe dans lequel fraternisent les masses ouvrières et la jeunesse intellectuelle.

Car nulle part comme en Angleterre sous un régime d'absolute liberté, le socialisme n'a mis à l'honneur la science et les techniques au service de tous, pour préparer l'avenir.

Les fils de ceux qui ont tenu quand toute l'Europe pliait sous le joug ont maintenant l'âge d'homme. Des milliers d'entre eux, issus du peuple, travaillent dans les laboratoires et les centres de recherche, non pour gagner leur vie seulement, mais avec la volonté tenace de contribuer à un nouvel ordre, national, et international, fondé sur la primauté du travail.

Donc, première raison : solidarité avec les travailleurs et les forces vives de Grande-Bretagne.

Notre seconde raison est étroitement unie à celle-là.

Parlez de l'Europe dans une ligue ouvrière ou une assemblée syndicale, de métallurgistes par exemple. Vous serez écouté avec attention. Chacun comprend que l'avenir est aux grands ensembles économiques, ouverts sur le reste du monde.

Mais de la réalité aux objectifs, quelle distance ! Jamais les cartels et les ententes exclusives n'ont proliféré autant que dans l'Europe actuelle. Il serait certes, trop simple d'affirmer que les agences ou les « autorités » établies sont celles des patries. Mais elles ne sont pas non plus celles des peuples. L'Union européenne est encore loin d'être une démocratie sans frontières. L'Europe sociale est toujours à l'état d'espoir.

Croît-on que les travailleurs l'ignorent. Ils s'en doutent et n'en font pas mystère. La Petite Europe est, à leur yeux, moins une communauté d'aspirations qu'une coalition d'intérêts sous le contrôle plus ou moins vigilant d'un aéropage de technocrates.

C'est une vue trop sommaire : il n'est que juste de réagir. Mais combien la tâche serait plus facile, si la participation britannique, sous un gouvernement travailliste, introduisait dans l'organisation un élément résolument progressiste et novateur !

De Gaulle y trouve un argument à s'opposer, quand il parle d'un « changement de nature » des Communautés. Et, bien sûr, nos amis anglais, aux prises avec ce prétexte de veto, ne mettront pas l'accent sur la socialisation de l'Europe. Mais quiconque n'envisage les choses que sous l'angle socialiste ne peut s'interdire de penser et de dire qu'une Union européenne où la Grande-Bretagne et les pays scandinaves seraient pré-

sents à parité d'obligations et de droits ferait en tout cas moins de place aux tendances conservatrices.

Troisième raison : le nationalisme a recommencé de sévir en Europe.

Il règne en France. Il reprend force en Allemagne dans le parti de von Thaden, au point qu'un ministre de Bonn, le socialiste Wehner, réclame sa dissolution. Un peu partout resurgissent des patriotismes locaux, en réaction contre le grand courant internationaliste du monde moderne. Nul doute que l'entrée de la Grande-Bretagne ne fasse circuler en Europe l'air du large.

En revanche, il est clair que si l'ultime démarche devait échouer, la conséquence la plus probable de « l'effroyable contresens politique » dont a parlé M. Jean Rey serait de ranimer les désaccords nationaux, et de disjoindre le couple France - Allemagne dans un avenir prévisible.

Quant à une plus grande autonomie de l'Europe devant la toute-puissance américaine, il ne faudrait plus en rêver après un nouvel ajournement de l'intégration britannique. La Petite Europe livrée à elle-même — et quoi que fasse la France — est vouée à la vassalisation atlantique.

Ce sont là autant de raisons pour nous, socialistes, de souhaiter que la réponse attendue ne soit pas de nouveau négative ou dilatoire.

Dans une formule curieusement imagée, M. Couve de Murville vient de déclarer : « Ce qui domine, dans toute cette affaire, c'est le fond du problème ».

Raison de plus, s'il en est ainsi, pour qu'enfin les négociations décisives commencent !

Para mejor oprimir a los trabajadores

La huelga sigue siendo delito

La Sala VI de lo social, del Tribunal Supremo, en sentencia del 22 de noviembre de 1967, que ahora se ha hecho pública, ha desestimado los dos recursos interpuestos por un grupo de obreros de Laminación de Bandas, de Echegarri, contra la sentencia de las Magistraturas de Trabajo 1 y 2 de Vizcaya, que habían declarado procedente el despido de que fueron objeto. Con ello ha quedado confirmado por el más alto Tribunal de la nación, que todas las huelgas son ilegales.

Copiamos unos párrafos, tomados de « Ya » (11-12-67), sobre la sentencia del Supremo:

« El amplio concepto de « conflicto colectivo de trabajo » y el más específico de « huelga » no pueden en modo alguno ser identificados —afirma la sentencia de la que ha sido ponente el magistrado don Adolfo de Miguel Garcilópez—. « Conflicto », en general, equivale a enfrentamiento de intereses y de posiciones dispares entre empresas y grupos de asalariados acerca de determinadas reivindicaciones o discrepancias, normalmente encauzadas esta controversia para ser lícita conforme a pautas prefijadas para su justa y pacífica solución. Sin embargo, « huelga » supone entre los antagonistas y aún frente al órgano estatal cuyos oficios mediadores no desatienden, una salida anormal de la negociación pendiente, de donde es sencillo colegir que si bien es posible hablar de conflictos colectivos legales e ilegales, según se respete o no el procedimiento preordenado para el enjuiciamiento y solución de la contienda, no puede, en cambio, hablarse, paralelamente, de huelgas legales o ilegales dentro del ordenamiento positivo, al que todo tribunal de justicia necesariamente ha de atenerse, por ser, de principio, ilegales todas ellas tendentes a forzar en determinado sentido el signo de la solución de estas confrontaciones, declaradas o latentes ».

« El más característico ejem-

plo concebible de « conflicto ilegal » —añade la sentencia— es precisamente la huelga, que no figura dentro de nuestra legalidad en el catálogo de remedios acuciados para estas situaciones de crisis, ya que, lejos de ser fórmula de composición de una discordia, es choque de fuerzas y no de razones, que el Estado trata a toda costa de precaver y evitar, en interés del bien común, así como de los encontrados factores de la producción implicados en la pugna y también de la justa paz social ».

« Aun en el supuesto de haberse iniciado con arreglo a la ley un conflicto colectivo de trabajo —aclara el tribunal—, desde el momento en que aquél asume forma de huelga o degenera en ella, deja automáticamente de ser legal y desencadena las sanciones de rescisión de la relación laboral previstas en el artículo 5 del decreto de 20 de septiembre de 1962 ».

« La reciente mitigación del artículo 222 del Código Penal operada por ley de 21 de diciembre de 1965, carce de la pretendida virtualidad legitimadora de la huelga en nuestro Derecho, ya que la destipificación penal de algunos de los supuestos de huelga anteriormente incriminados, como son concretamente los desprovistos de móviles políticos o de influencia nociva sensible para la economía nacional, no comporta en la esfera laboral, aprobación de tales paros como conflictos colectivos « legales ».

Acerca del mismo asunto, en un editorial de « Nuevo Diario », de Madrid, se dice lo siguiente :

« Las dos recientes sentencias del Tribunal Supremo han venido a confirmar la ineficacia de la reforma del artículo 222 del Código Penal. Si alguien pudo pensar que dicha reforma establecía la licitud de la huelga laboral, el Tribunal Supremo habrá esfumado su esperanza ».

« Las dos recientes sentencias del Tribunal Supremo han venido

a confirmar la ineficacia de la reforma del artículo 222 del Código Penal. Si alguien pudo pensar que dicha reforma establecía la licitud de la huelga laboral, el Tribunal Supremo habrá esfumado su esperanza ».

● Reconocer la licitud de la huelga laboral significa ante todo, desde el punto de vista negativo, que no esté tipificada en ninguna norma penal. Y en España la huelga puede ser :

— Delito de sedición (art. 222 del Código Penal), siempre que se perturbe de manera grave la producción nacional.

— Acto contrario al orden público (art. 2 de la ley de Orden Público).

— Delito de rebelión militar (art. 2 del decreto de 21 de noviembre de 1960), si persigue un fin político o causa graves trastornos al orden público ».

● « El Tribunal Supremo ha interpretado las leyes vigentes de acuerdo con normas inequívocas de interpretación: sus sentencias son correctas técnicamente, porque, si ninguna ley vigente ampara la huelga —como derecho de los trabajadores o, al menos, como acto lícito—, LA HUELGA ES CAUSA DE DESPIDO. »

Esa es la verdad, sin el menor equívoco: en España se considera siempre la huelga como un delito. Ahora ya pueden seguir tronando los poderosos medios de la propaganda franquista —a los que no afectan las medidas de « austeridad »— sobre la política social y liberalizadora del régimen. Tome buena nota de ello Mr. David Morse, Director General de la O.I.T., y algunos dirigentes de los países miembros de la C. E. E. Esa monstruosidad, ese atentado a la justicia social y a los derechos humanos, no dejó nunca de regir bajo el régimen franquista, y, ahora, acaba de ratificarla.

Notas sobre la economía española

Por JOBAGA

NUEVE MESES DE COMERCIO EXTERIOR

El balance de los nueve primeros meses del comercio exterior de España refleja la crisis de su economía. El reflejo se percibe en la disminución de las importaciones (parte de las cuales alimentan la industria), disminución que afecta incluso a la importación de maquinaria, tan de vital importancia para la modernización del equipo industrial de nuestro país. En los nueve primeros meses de este año, la disminución en la compra de maquinaria al exterior se eleva a más de 1.800 millones de pesetas con relación a las compras de este género en igual período de 1966.

Crecieron las exportaciones en el período citado en 6.123,5 millones de pesetas (más por la contracción del mercado exterior que por otras razones) y las importaciones disminuyeron en 3.568,9 millones de pesetas. No obstante esta disminución, el déficit comercial exterior, por los nueve primeros meses del año, se eleva a 10.130,4 millones de pesetas (1.696,73 millones de dólares), lo

que no es poco ni da crédito de buena a la política del Gobierno español.

Cada vez que hay amagos o efectos reales de crisis, disminuyen las importaciones y, consecuencia de la contracción del gasto interior, quedan más productos libres para la exportación.

EL PROGRAMA DE UNINSA

Uninsa, como ya hemos señalado en otros trabajos, es la asociación de tres siderurgias asturianas (Duro Felguera, Fábrica de

Mieres y Moreda-Gijón). Uninsa se montará o, mejor dicho, se está montando en Veriña, muy cerca de Gijón y del puerto gijonés del Musel, donde, después de las ampliaciones portuarias que hay el propósito de realizar, podrán arribar navíos de 50.000 Tms. (en el dique Norte) y 80.000 Tms. (en el dique Levante).

Con sus dos altos hornos modernos, sus trenes de laminación y demás instalaciones, que se suponen modernísimas, Uninse se propone producir al año, en dos etapas sucesivas :

PRODUCTOS	Primera etapa	Segunda etapa
Acero	1.600.000 Tms.	2.000.000 Tms.
Arrabio	1.440.000 —	1.800.000 —
Tren Blooming... ..	1.332.000 —	1.420.000 —
Colada continua	—	250.000 —
Tren palanquilla	374.200 —	615.700 —
— estructurales	340.000 —	340.000 —
— de chapa... ..	374.000 —	460.000 —

Como se ve, el objetivo final, en bruto, es de 1.800.000 Tms. de arrabio y 2.000.000 Tms. de acero. He ahí lo que nos dice que es el propósito de Uninsa. Sólo el tiempo nos podrá permitir de verificar si se cumplen las etapas

presupuestas o si se trata de una fantasía.

Con el nacimiento de Uninsa perecen las tres viejas factorías ya citadas, o conservarán actividades muy reducidas, siquiera sea difícil obtener ningún género de

garantías en torno a lo que va a quedar en los vetustos hogares siderúrgicos de Asturias. El modernismo de la nueva factoría de Uninsa reducirá, además, las plantillas. Los que no sean eliminados se les ofrecerá el traslado a Veriña, lo que no será del gusto de muchos de ellos, ni será grato a los municipios de Mieres y de Langreo.

Los aspectos sociales, morales y de toda índole extraeconómica que afectarán a los trabajadores empleados en las antiguas factorías, tienen a nuestros ojos mucha importancia, la importancia que tiene todo lo humano. ¿ Es que este aspecto de la modernización industrial preocupa a los empresarios ? ¿ Preocupa al Gobierno ? No dudamos en afirmar que no. En esta indiferencia frente a los trabajadores reside uno de los caracteres sucios e inhumanos de los Gobiernos dictatoriales y de las empresas capitalistas. Desde Madrid, desde los consejos de administración, el Gobierno y los empresarios disponen de los obreros como quien dispone de la caballería en las operaciones militares. Lo único

(Pasa a la página 2.)

Problemas económicos

El sistema monetario internacional

Los acontecimientos económicos, cuya amplitud es difícil de prever, debidos a la devaluación de la libra esterlina y las consecuencias graves que acarrea para los españoles la devaluación de la peseta, plantea uno de los problemas fundamentales en la evolución económica y social de los pueblos. Es, además, un hecho, que sus incidencias no se limitan al aspecto económico y social. Son, en realidad, factores de extraordinaria importancia en cuanto a su significación política.

En España, el sector exterior, por la ayuda permanente de los Estados Unidos, por las aportaciones del capitalismo extranjero, por los ingresos en divisas consecuentes al turismo y a la exportación de trabajadores, por la expansión del comercio después del período de autarquía, ha contribuido de forma decisiva al mantenimiento del régimen franquista.

Pero antes de analizar sus repercusiones en relación con las estructuras económicas y sociales que rigen en España, es necesario recordar el mecanismo del sistema monetario internacional y el papel que desempeña en los intercambios y en el desarrollo de los recursos productivos de los pueblos.

No había concluido aún la segunda guerra mundial, cuando los países occidentales esencialmente los Estados Unidos e Inglaterra, se preocupaban de instaurar un sistema de pagos internacionales para evitar el proteccionismo aduanero y el desbarajuste monetario que provocó la crisis económica de los años 30. Crisis que se caracterizó, en los propios Estados Unidos, por la intervención del Estado, ante la catastrófica baja de la producción que originó el paro forzoso de los trabajadores, en la miseria del campo y en su consecuente merma de ingresos. Aunque limitada, la intervención de la Administración fue suficiente para que no se transformasen las estructuras de la sociedad americana, dominadas por un capitalismo sin limitación alguna.

Pero, al mismo tiempo, se reconocía por la presión que ejercía la clase obrera, la necesidad de promulgar algunas moderadas leyes sociales. Las consecuencias desembocaron también en el derrumbamiento de la teoría que pretendía que el automatismo del mercado era suficiente para conseguir y regular el progreso de los pueblos. De hecho, la participación de los Gobiernos en la evolución económica, es cada día más directa, si bien es cierto que en los países democráticos la «contextura» de los parlamentos es primordial, por ser el reflejo de la acción estatal.

En la conferencia monetaria de Bretton Woods, celebrada en julio de 1944, se definieron las bases del sistema monetario internacional, que tanto preocupa al mundo hoy día.

El mecanismo se preparó en torno al Gold Exchange Standard, que tenía la virtud de ser conocido porque ya existía antes de la segunda guerra mundial. Se instauró, como instrumento esencial de control, el F.M.I. (Fondo Monetario Internacional) y otras instituciones, que se consideraban vitales para el renacimiento de las economías de los países destruidos por la guerra, como es el Banco Internacional para la Reconstrucción y el Desarrollo.

Las teorías que se defendían en el momento de la constitución de los organismos monetarios por algunas delegaciones, estaban en contradicción con la de los estados Unidos. Desde entonces, hay oposiciones que se manifiestan con más acritud, cuando el problema de la balanza de pago se agudiza por el déficit de los países ricos, sin que necesariamente se argumenten hoy los principios razonados, que fundamentaban las posiciones de 1944.

Las discusiones fueron ásperas en lo concerniente a la concepción excesivamente metálica de la moneda. «Los franceses e ingleses — como ha escrito Mendes France, — lucharon encarnizadamente

contra la tesis americana. Ingleses y franceses hubieran querido ver adoptado un sistema más moderno, en que la moneda hubiera estado concebida no en relación con el oro, sino con las necesidades de la producción, de la economía y, sobre todo, de los intercambios».

Hay que añadir que la delegación inglesa estaba presidida por Keines, cuyas teorías económicas se analizan y se discuten apasionadamente en las esferas de la universidad y del trabajo, que propugnaba la creación de un Banco Mundial habilitado para instaurar nuevas posibilidades de pagos en la medida en que se desarrollaban los intercambios entre las naciones, preconizando, además, la idea de que los países que poseen una balanza de pagos excedentaria participen con los países en déficit para resolver el desequilibrio.

En definitiva, la posición de los Estados Unidos triunfó merced a su poderío económico, y la conclusión, que era también el « pago » de la victoria en la guerra, fue el predominio de Norteamérica e Inglaterra en la entidad monetaria internacional. Hoy, las dos naciones, por la cuota que refleja la participación de los Estados, se reparten aproximadamente el 35 % de los votos del F.M.I., lo que explica, sin que la tesis reformadora sea convincente, las reacciones políticas de la actualidad.

FUNCIONAMIENTO DEL F. M. I.

El mecanismo que articula al F. M. I. es por sus repercusiones extraordinariamente complejo. Por consiguiente, lo que aquí se intenta explicar son los principios y, más que los principios, las « generalidades » que mueven a la entidad monetaria internacional.

Una de las funciones que caracteriza al F.M.I., es la fiscalización de los pagos internacionales y la acción que puede desarrollar para evitar que un país, ante las dificultades de su comercio exterior que en algunos casos pueden ser momentáneas, tenga que devaluar su moneda.

Había deseos de moralizar el mercado financiero internacional, para lo que, se adoptaron una serie de reglas con la perspectiva de facilitar la tarea del F. M. I. Entre ellas, la regla de las « paridades », que determinan que un país se compromete a mantener el valor de su moneda en relación con el precio del oro y de las demás monedas.

El objetivo era conseguir que los Estados que procedían a una devaluación por el quebranto de su comercio exterior, justificasen

su necesidad ante el F. M. I.

Es un aspecto importantísimo de la evolución económica y social de los pueblos, porque si bien es verdad que las medidas adoptadas por Franco y sus consejeros las pagarán los españoles, honradamente nadie puede pretender que hoy España y sus recursos pongan en peligro a las naciones occidentales. El problema planteado por Inglaterra, alcanza otras proporciones.

Por ser un país de los más industrializados del mundo, la de-

los países podían imponer restricciones a los intercambios.

De hecho, las posibilidades de acción y de recursos del F. M. I. están limitadas por su propia estructuración. No hay nación que haya abandonado su soberanía, en el aspecto económico y monetario, para que la entidad internacional pueda imponer una política definida a corto o largo plazo. Se le han encomendado misiones precisas, pero estatutariamente no tiene « fuerza de ley », con la agravante de que los países altamente industrializados dictaminan su línea de acción en función de sus intereses inmediatos; cuando por el contrario, la política tendría que definirse con la perspectiva de revalorizar y de ayudar a los países subdesarrollados.

El problema nunca se ha estudiado seriamente. Ha sido escamoteado por conveniencia, y las querrelas de escuelas, de la misma manera que las presiones políticas, no hacen más que demostrar que el egoísmo nacional determina la política de los Estados.

Hemos visto que el F.M.I., por su posibilidad de ayuda a los países miembros, contribuye a los pagos y es, por consiguiente, parte integrante de los factores monetarios que proporcionan lo esencial de las liquideces internacionales que dependen :

a) del oro, cuya producción es irregular y objeto de especulaciones de todo orden en casos de crisis de una de las monedas « fuertes ». Las reservas en oro, de los Bancos Centrales, estiman los especialistas, son insuficientes para respaldar las importaciones, porque hay gran distorsión entre el desarrollo económico mundial y la masa monetaria alimentada por las reservas de oro existentes.

(Por regla general la aportación de oro a las entidades monetarias proceden :

— de la extracción que ha progresado a un ritmo más lento que el desarrollo del comercio mundial;

— de las ventas de oro realizadas por el Gobierno ruso que, comparada a la oferta de los otros países productores de oro, representa aproximadamente el 25 %.

b) del dólar, cuya posesión era esencial para los países destruidos por la guerra y que trabajaban para reconstruir sus economías, ya que representaba la posibilidad de adquisición de los bienes en el Mercado Internacional, que era la máxima preocupación de los Gobiernos.

Única moneda convertible en oro, a la tarifa de 35 dólares la onza, decisión adoptada por los E. U. en 1934, que desde esa época no ha modificado.

c) de la libra esterlina, cuyas

dificultades inherentes a la evolución de la economía mundial y a las limitadas reservas de oro que Inglaterra posee para su defensa y estabilización en el mercado internacional, han influido en la política de los Bancos Centrales que, en el momento en que las circunstancias lo permitieron, constituyeron sus reservas en dólares, factor que ha determinado que la cuota de la libra esterlina en dichas reservas, que era del 60 % después de la guerra, represente el 13 % en 1965.

En el comercio mundial las repercusiones no han tenido la misma amplitud, ya que todavía se estima que la libra finanzia el 40 % de los pagos internacionales.

Tal es el esquema del mecanismo que rige las relaciones de la mayoría de los países del mundo en el aspecto financiero y monetario. Mientras las reservas en oro de los E. U. eran más que suficientes para defender su moneda, pues poseían unos veinte mil millones de dólares convertibles en oro, las reacciones eran pocas y se limitaban al aspecto técnico, circunstancialmente planteado por los especialistas.

Por el contrario, hoy el problema es de una gravedad extraordinaria. Las reservas en oro de los E.U. ni siquiera les permitirían pagar al contado sus deudas líquidas, operación que pertenece, además, al dominio de la teoría, pero que ha sido el pretexto para desencadenar en el orden internacional la batalla del restablecimiento del patrón-oro, como base monetaria, apoyada por todos los países productores de oro y por todos los especuladores que invierten cantidades fabulosas en la compra de oro, con la esperanza de que la solución definitiva consistirá en revalorizar el precio del metal amarillo y en una devaluación del dólar, a la que difícilmente podrán resistir las otras monedas, cuyo valor que cambio influye conderablemente en la competitividad de las economías nacionales en el Mercado Internacional.

La batalla se ha desencadenado. Los factores han desbordado el aspecto técnico y se considera que hoy la solución es política.

Las divergencias no se aplazarán sin concesiones recíprocas. La teoría del patrón-oro tiene un auditorio satisfecho en los medios financieros, que ven la perspectiva de negocios fructíferos y, caso más curioso, la propia Unión Soviética, que perteneciendo a los países productores de oro, se agrega al movimiento, aunque su moneda no sea convertible en oro ni tenga relación alguna con el patrón oro.

En realidad, hay unanimidad para estimar que la reanimación del sistema es indispensable, pero, la revisión no se hará adoptando de nuevo el oro como única base de los pagos internacionales, porque nadie ha olvidado las convulsiones de los años 30, y en nada resolverá el problema la aportación de medios fiduciarios que complementen las disponibilidades actuales, insuficientes ante el crecimiento de los intercambios.

El peligro reside en el contexto que establece que la realización de las reformas es del dominio de los Estados que asumen las mayores responsabilidades monetarias. Estos se han constituido en el « Club de los Diez », en cuyo seno se está desarrollando la verdadera batalla política, con sus incidencias en los países miembros del Mercado Común.

Las tendencias alcanzan tal contradicción, que la reforma consistirá en un « compromiso » entre los más poderosos, imponiendo a los países subdesarrollados un circuito financiero cuyas fluctuaciones no pueden contrarrestar, y que ponen en peligro el crecimiento coherente de sus economías, acentuando, cada vez más, la desigualdad social entre los pueblos y la disparidad en el enriquecimiento de las naciones.

Por Paulino Barrabés

valuación de su moneda lo coloca en mejores condiciones en el mercado internacional, pero, sintetizando, se puede agregar que las posibilidades de exportación de los demás países han disminuido en iguales proporciones.

El déficit de la balanza de pagos de la Gran Bretaña preocupaba indudablemente a los Gobiernos, lo que ha facilitado la « operación » en el terreno internacional, aunque hay deseos de que los ingleses pagen, en definitiva, la nota. Es una realidad más que demuestra las dificultades de aplicación de las reglas. Son muchos los países que han quebrantado los preceptos de la « paridad » y de la devaluación de la moneda.

Por otra parte, los estatutos del F. M. I. y los acuerdos adoptados en relación con las tarifas aduaneras y el comercio, estipulan que sólo ante dificultades graves de su balanza de pagos,

El personal de la Prensa madrileña plantea un conflicto colectivo

Los miembros del grupo de prensa de Madrid, han solicitado por unanimidad la tramitación de conflicto colectivo, si no se resuelve favorablemente el problema salarial. En caso de no ser atendida su demanda, se ha pedido que los periódicos vuelvan al precio de dos pesetas que tenían en el pasado mes de julio, y que la subida de los mismos estoivo condicionada a las mejoras salariales de su personal.

El personal de prensa ha pedido también la nacionalización de la banca y de las empresas eléctricas.

Notas sobre la economía española

(Viene de la página 1.)

que preocupa son los objetivos a conquistar.

COLONIALISMO ECONOMICO CHRYSLER ABSORBE BARREIROS DIESEL

Chrysler ya estaba metida de rondón en Barreiros-Diesel. Los últimos tratos y contratos entre Barreiros-Diesel y Chrysler hacen pasar a esta empresa norteamericana, antes minoritaria, el 77 por ciento de las acciones de la empresa Barreiros, quedando en la familia de este último el 20 por ciento de las acciones. El tres restante está disperso entre pequeños y pequeñísimos accionistas. Para ello Chrysler invierte en la empresa veinte millones de dólares (al menos, así se dice). También se asegura que en los dos futuros próximos años se invertirán 35 millones de dólares más, que serán a cargo de Chrysler.

Hasta aquí todo es verosímil, como es cierto que el consejero-delegado de la empresa (antes

Barreiros - Diesel - Chrysler, ahora Chrysler - Barreiros - Diesel) se llama Mr. Charipar, que no es andaluz de pura cepa. En cambio, es menos seguro y bastante menos verosímil que Chrysler «siguiendo su política tradicional, tendrá en cuenta en todo momento los objetivos económicos y sociales españoles». Así nos lo dice la redacción de « El Economista », sin que el que redactó la crónica ni el resto de los redactores de la revista se hayan muerto de vergüenza. Se necesita ser cándido, bobo de remate o titerer fingidor para creer que Chrysler vaya a tener « en cuenta en todo momento los objetivos económicos y sociales españoles ».

Antes Barreiros-Diesel ¿ Franco ? era una empresa indígena por más de un motivo, ahora le queda el 23 por ciento de aire español y de inícia explotación española, que es como si no le quedara nada. Y esta nueva invasión de los fenicios de Ultramar ha sido aprobada por el Gobierno español y no hay noticia de que ninguno de los cipayes mi-

nisteriales se haya puesto rojo de vergüenza.

¿ Es que España necesita producir más turismo ? En otra página de « El Economista » se denuncia que hay coches sin vender, que ya en los últimos meses de 1966 se almacenaron coches sin vender, sin comprador, y esa filoxera que atacaba a los coches fabricados en España se ha extendido a los coches extranjeros. ¿ Qué se resuelve, pues, con esta nueva hazaña del colonialismo norteamericano ? Nada, o muy poco. La esperanza de la red de ventas que tiene Chrysler por el mundo ayude a vender los coches fabricados en España, necesita ser demostrada, y si se vende algo por ese conducto serán los coches Chrysler montados o semimontados en España y fabricados en los Estados Unidos.

La Chrysler tendrá muy en cuenta los objetivos económicos y sociales de los españoles, no los defiende el Gobierno del Caudillo. ¿ Cómo los va a defender ninguna empresa norteamericana ?



ACTIVA ESPAÑA

La crisis de Grecia se proyecta sobre España

El rey de Grecia ha sido destronado por los coroneles fascistas, a los que él alentó en abril pasado, cuando los militares de la extrema derecha dieron el golpe contra la democracia. El diario falangista « Arriba » y el vertical « Pueblo », festejan el acontecimiento con títulos y comentarios laudatorios para los « pretorianos ». « ABC », por su parte, desparrama lágrimas asegurando que Constantino ha sido depuesto por pretender defender la Democracia. « Ya », de los católicos del diluvio, da una de cal y otra de arena, advirtiendo a los mandones de la política occidental que no abandonen a los coroneles, porque éstos, por desesperación, pueden ponerse a las órdenes de la Unión Soviética, « en el caso de que no lo estén ya ». Todos los partidos políticos de Italia, salvo los neofascistas, se han declarado enemigos del régimen de Atenas, recuerda el citado periódico, quizá con el propósito de restregar una guindilla por los labios de los falangistas.

El mismo día la prensa publica un titular con grandes caracteres: « Duros ataques soviéticos a Inglaterra en el debate sobre Gibraltar. El delegado ruso no tuvo una palabra de reproche para España ». Dos días antes, Ismael Herraiz, del Consejo director de « Arriba » y notorio alzafuelles de Franco, publica las impresiones de su viaje a la Unión Soviética, « donde se han hecho dos revoluciones, la económica y la cultural, exactamente igual que quiso hacer Girón en España ». Añade elogios para la Revolución comunista de 1917, « sin la cual los obreros del mundo no hubieran conquistado los avances sociales que hoy disfrutan ». Con profundo respeto y admiración habla de los monumentos levantados en honor de quienes murieron por el comunismo y la Unión Sovi-

tica, entre ellos el hijo de Dolores Ibárruri. Esa misma fecha — 12 de diciembre —, Radio París, en su emisión en español, difunde parte de un artículo aparecido en el órgano oficial del Partido Comunista de la U.R.S.S., de Moscú, en el que se afirma « que la monarquía preparada por el general Franco, coronando a su alevino el príncipe Juan Carlos, es la única solución, aunque transitoria, para España, pues hay monarquías progresistas, como Dinamarca y Noruega, y repúblicas fascistas, como Portugal. »

Franco ha dicho que su sucesor será la Ley Orgánica, o sea, su imagen. Hay un puñado de pretendientes. En este sentido, la lección de Grecia puede repetirse dramáticamente en España. Salvo unos generalotes viejos, en los cuadros medios del Ejército, no existe efluvio alguno de monarquismo. Vendrán las disputas, las guerras por el trono, como si nos hallásemos en el siglo XIX. Juan Carlos, don Juan, Hugo Carlos, el duque de Madrid, Alfonso, otro más que surge de debajo de la cama. Es un cuadro variopinto y rústico, a pesar de ser aristocrático. No es esa la solución.

He aquí un reflejo de la crisis griega, que nos viene como anillo al dedo, recogido de un periódico capitalino: « El rey Constantino, a la larga, ha salvado a la monarquía ateniense porque se ha desligado de la dictadura militar. »

Nadie se atrevería a apostar — ni el mismo Constantino —, el que la monarquía ateniense haya sido salvada. Pero lo que está claro, es que de lo que se desligó el rey fue de la democracia, y que por apoyarse en una dictadura militar terminó siendo esclavo de la misma, hasta que lo expulsó del trono. Buena lección, que no deben olvidar los aspirantes a rey.

que nos han enviado los estudiantes de la Universidad de Salamanca. En nuestro próximo número publicaremos amplios extractos del mismo.

Adiós León

Después de haber sido provocada por las « autoridades », la emigración se ha convertido, como era de esperar, dado el ritmo de gente que huye de la miseria, en un grave problema para las regiones que se van despoblando.

Veamos lo que cuentan de la provincia de León: Otro de los problemas graves que tiene planteados el campo leonés es el de la emigración de la juventud hacia los grandes núcleos de población españoles y hacia el extranjero, principalmente Francia, Alemania y Suiza. Solamente en la comarca del Bierzo, la emigración registrada desde 1963 se eleva en total a 26.000 personas, distribuidas así: 4.700 personas emigraron en 1963; 7.000, en 1964; 3.500, en 1965; 3.400, en 1966, y en lo que va de año, más de 3.000. De estos emigrantes apenas vuelven el 20 por ciento.

Será que el otro 80 por ciento encuentra verdaderamente a España... diferente. Es lo que muchos dicen: Hasta que no emigre Franco, todo irá de mal en peor.

El Alto y el Bajo Aragón se despuebla

Huesca y Teruel, las dos provincias extremas de Aragón, se despueblan. Y lo hacen generalmente, en beneficio de Zaragoza, Cataluña, Valencia y el extranjero.

Ya en 1950, había, sólo en Barcelona, 32.000 oscenses más que en la propia capital de Huesca. Vieja es ya la emigración constante de turolenses con destino a Valencia, en donde se les conoce con el nombre de « churros ».

Esta tendencia, sin embargo, se ve aumentada de manera alarmante desde el último censo de 1960.

La falta de industrias, las deficientes comunicaciones, el escaso desarrollo agrícola y minero y

las enormes zonas de secano, con el bajo nivel de vida, son las causas fundamentales del éxodo.

La provincia de Teruel sólo está aprovechada agrícolamente — y con mucha deficiencia — en un 24 por ciento, del cual, el 10 por ciento con pinares. En los 14.800 kilómetros cuadrados de esta provincia existen 232 municipios, de los que sólo nueve exceden de los 3.000 habitantes y 48 de los mil. El número de habitantes de toda la provincia es, en 1966, de 187.092, lo que representa una disminución en el número de habitantes con respecto a las cifras de 1960, de 28.091.

Por su parte Huesca que, en 1960, tenía 349 municipios, en 1966 han quedado reducidos a 297, con una disminución de población para el mismo período de 3.641 habitantes. A fines del año 1966 la población absoluta, de hecho, era de 229.902 habitantes.

Son numerosas las poblaciones de montaña que han sido totalmente abandonadas por sus habitantes. En el Pirineo — salvo Jaca y Sabiñánigo — y en los Monegros la población no rebasa el número de diez habitantes por kilómetro cuadrado.

Como se ve, estas regiones no solamente no conocen el aumento demográfico normal de los nuevos nacimientos, sino que los que están en fuerzas y condiciones de emigrar, marchan hacia otros lares menos severos.

Sin embargo, estas regiones, como otras muchas del resto de España, cuentan con grandes posibilidades naturales, que esperan a que el hombre las revalorice. Pero esto no lo puede hacer el franquismo.

Si el engrandecedor de España continúa aún mucho tiempo su obra engrandecedora, habrá aragoneses en todas partes, menos en Aragón.

ALCOY: Inteligente acción obrera

Como ya informamos la semana pasada, en Alcoy existe una seria tensión social, como consecuencia de la intransigencia patronal en la renovación del con-

LIBER América

Reformas sociales

Por Adolfo León

El presidente Carlos Lleras Restrepo, de Colombia, en el año largo que lleva de gobierno, está demostrando que quiere realizar una revolución. Ya, durante la campaña electoral, cambió el lema de Frente Nacional (unión de los Partidos liberal y conservador) por el de Frente de Transformación Nacional. Lo que suponía un deseo de cambio. Sin embargo, muchos colombianos no se percataron de ello o no quisieron percatarse. Incluso cuando apareció el nuevo lema se ironizó bastante. Se dijo que para transformar algo, ese algo tendría que estar formado y que en Colombia muy poco estaba formado.

Ahora el presidente Lleras acaba de presentar al Parlamento un proyecto de ley sobre las cesantías. ¿Qué son las cesantías? En Colombia a todo asalariado, obrero o empleado, se le paga por cada doce meses de servicio a la empresa en que trabaja, un mes suplementario. Este mes suplementario constituye la cesantía. Pero esa cesantía no se le paga al interesado sino cuando se retira de la empresa, ya sea para trabajar en otra empresa o para jubilarse. Para dar un ejemplo, una persona que se retira de un trabajo al cabo de cinco años tiene derecho a cinco meses de cesantía. El examen más superficial de este sistema nos lleva a las siguientes conclusiones: El asalariado que lleve varios años en una empresa, dispone en esa empresa de cierto capital bajo la forma de un salario diferido que es la cesantía. Sin embargo, este capital, pequeño o grande, no le dará ningún interés ni se beneficia de él. Esa misma suma en una Caja de ahorros o en acciones bursátiles le daría un dividendo anual. Por su parte, la empresa goza de un capital acumulado que utiliza para su funcionamiento, sin que este capital le cueste nada. Si tuviera que pedirlo en préstamo a un banco sería con el inevitable descuento anual.

El presidente Lleras propone en su proyecto de ley que esas cesantías sean administradas por el Banco Central Hipotecario a manera de un ahorro del trabajador con un 8 por ciento de interés. Por otra parte, si el trabajador quiere utilizar el monto de las

cesantías para construir su propia vivienda, le bastará tener el 30 por ciento del valor de dicha vivienda, el Banco Central, automáticamente, pondrá el 70 por ciento restante que el trabajador irá pagando de acuerdo a ciertas modalidades.

Las empresas ya no podrán, pues, retener las sumas representadas por las cesantías, sino que tendrán que entregarlas al Banco Central a nombre del respectivo interesado.

Estas empresas, naturalmente, se oponen al proyecto que, según ellas, las va a descapitalizar, con lo cual reconocen que están utilizando un capital que no les pertenece.

Pero lo curioso es que los trabajadores también se oponen a este proyecto. ¿Cómo es posible, se preguntará el lector desprevenido, que los principales interesados se opongan a algo que tanto les va a beneficiar?

Aquí, una explicación.

Tanto el Estado colombiano como su representación, el Gobierno, tienen fama de ser malos administradores de las finanzas públicas. Los Ministerios nunca disponen de suficientes recursos para llevar a cabo sus programas. La nómina de empleados no se paga puntual, algunas veces hasta con tres y cuatro meses de atraso. A esto hay que agregar los funcionarios inescrupulosos, una minoría en realidad, culpables de prevaricación o cohecho, y con los cuales la ley no siempre es muy rígida. De todo ello nace la desconfianza del público, que teme que sus dineros vayan a caer en esa vorágine. Y aunque el Banco Central Hipotecario es una entidad independiente, queda, sin embargo, la duda de una intervención del Estado por cualquier razón.

Por eso mucha gente piensa que la transformación debe empezar por infundir confianza a los colombianos en sus instituciones. Cuando el presupuesto alcance para lo previsto, cuando se peguen sueldos puntuales, cuando desaparezca el servidor público poco escrupuloso o venal, entonces sí se podrán acometer todas las reformas sociales de tipo avanzado que vendrán por añadidura.

La lotería que les ha tocado a los españoles

Extraemos los párrafos que siguen, de « El Alcázar » de Madrid, en un artículo que trata del futuro inmediato económico nacional, con el título de « ¿ Qué va a pasar? »:

« Notable encarecimiento y reducción de las importaciones, ligero aumento en las exportaciones, dificultades para el control de los precios en el mercado interior, aumento de la afluencia turística, tendencia a la nivelación de la balanza de pagos y, a pesar de ello, probable descenso de la reserva de divisas.

Aumentará la evasión de capitales, proliferarán expedientes de crisis, el fraude fiscal se hará más cualitativo que cuantitativo y disminuirán el nivel de inversión y el grado de utilización de la capacidad productiva.

Será difícil la congelación efectiva de salarios en muchos sectores productivos y de servicios; disminuirán sensiblemente las horas extraordinarias, los sobres, las comisiones y las primas de productividad. »

Como se ve, la lotería de Navidad les ha tocado esta vez a todos los españoles. Buen remate del cacareado « milagro económico español » y de la fantaseada « prosperidad » alcanzada en los « veinticinco años de paz ». ¿ Se convencerán ahora algunos de que esa pretendida prosperidad no provenía del régimen franquista, sino de la abundancia europea? ¿ Qué manera de engañar a los españoles? »



★ División Azul y otras naranjas

CON ESA LARGA paciencia y madura meditación que valorizan las decisiones oficiales del franquismo —siete años de reflexión para decidir que eran, en definitiva, los aliados y no el Führer quienes iban a ganar la guerra—, un oficial más o menos español, antiguo Weffén-S.S. de la División Azul, acaba de ser condecorado con la Cruz Laureada de San Fernando por hechos de guerra cometidos en el frente ruso en febrero 1943. Así acaba de anunciarlo el «Boletín Oficial del Ministerio de la Guerra».

Las publicaciones oficiales españolas de la misma semana, bien estudiadas, darán otro tipo de relaciones Franco-soviéticas, como los turistas en el Valle de los Caídos, las danzas del Bolchoi contra Dominguín, etc. Por dar una precisión cifrada que acabamos de encontrar, la exportación española de agríos hacia la Unión Soviética durante la campaña 1966-1967 ha representado 14.150 toneladas de naranjas. Otros países del Este están mejor representados.

Un ligero esfuerzo de propaganda y los antiguos de la División Azul podrían enviar entre las naranjas, más dulces que las granadas de mano, cordiales invitaciones a los ciudadanos soviéticos para que les devuelvan la visita.

★ « El crimen del padre Amaro »

EL DICTADOR de sacristía Salazar había conseguido hasta ahora, con la complicidad del silencio de la prensa y de la opinión, debido a la actividad torturante de la policía política, mantener una imagen austera y pálida, la de una especie de caballero del Greco conteniendo en su pecho el palpitante místico de su corazón.

El « Sunday Telegraph », informa desde Londres sobre un escándalo ahogado, en el que aparecían comprometidas personalidades del Gobierno, de la aristocracia y de la banca de Lisboa. Se trataba de un sucio asunto de prostitución de menores, en el que, según el dicho diario, el doctor Oliveira Salazar ha intervenido personalmente para impedir que la instrucción judicial en curso continúe.

« Si hubiera una prensa libre y una opinión pública en Portugal, un escándalo semejante hubiera derribado al Gobierno », ha declarado al corresponsal del diario británico un dirigente de la oposición clandestina.

El ministro de Justicia ha dimitido para protestar contra las presiones destinadas a impedir la manifestación de la verdad. Ha vuelto a la Universidad de Coimbra para enseñar Derecho civil, seguramente un tanto amargo, pero mudo y silencioso. Es la madre de una de las jóvenes prostitutas la que ha sacado del tapujo la existencia del tráfico de « niñas » entre las que podríamos llamar « manos autorizadas ».

★ Los quemadores de libros exponen en la Universidad

LA DICTADURA militar del general Onganía quiere aparecer ante el extranjero como representando una línea media y razonable que intenta reconstruir la economía nacional comprometida durante largos años por el peronismo y todos los civiles o militares que sucedieron en Buenos Aires al hoy llamado « el ilustre prófugo ».

Grandes nombres de la Universidad francesa han dirigido una carta al Rector, en la que se dice:

« El lunes 4 de diciembre se ha inaugurado en la Sorbona una exposición del libro argentino. El mismo día aparecía en « Le Monde » un artículo preguntando: « ¿ Hay que quemar los libros argentinos? ». Según este artículo, algunas obras, juzgadas de lectura inoportuna, están siendo quemadas desde hace algún tiempo en la Argentina, según órdenes de las autoridades. Si los hechos denunciados son exactos, nos permitimos expresarle nuestra inquietud. Tememos, en efecto, que la organización de esta exposición en la Sorbona y bajo su alto patronato pueda ser interpretada como implicando el acuerdo de Francia y de su Universidad con

ACTIVA el mundo CAMPEONATOS

LAS PRIMERAS NOTICIAS que llegaron de Grecia eran lo bastante confusas como para despertar una vaga esperanza. Como cualquier acción que parece quebrantar una dictadura militar. Cuando apareció dirigida por el rey Constantino, se insertó en la línea borbonesca del paso de Primo a Berenguer para tratar de durar. El resto ha sobrepasado todos los pronósticos. El campeón olímpico de velero ha demostrado ser ignorante en materia de técnica del golpe de Estado. Cargarse a un viejo gobernante liberal apoyándose en el Ejército estaba incluso al alcance de esa ciudad en la que el príncipe era un niño. Una vez el engraje de la dictadura en marcha, los militares empiezan por dispensarse de las leyes y de la Constitución, para descubrir que tampoco tienen necesidad de un rey y su corte. El cuartel basta y sobra. Espejo de instituciones nacionales, de virtudes cívicas, de escobazos ejemplares. La tendencia de los reyes de dirigir a los nobles, ha pasado de los generales a los coroneles, para acabar en los capitanes. El sargento Batista fue un precursor. Los consejos de soldados, otros precursores dignos de mención.

Por hablar con títulos de Lope, las andanzas romanas de Constantino corresponden mucho más a « El villano en su rincón » que a « El niño inocente de la Guardia ». « El médico de su honra » parece haber dimitido y « La inocente sangre » sigue siendo vertida. Si pudiera concederse una medalla de oro de la bellaquería, no andaría muy lejos el campeón que busca viento para sus velas dinásticas del lado de la Junta, y un poco por todos los lados, mientras continúan siendo detenidos los que participaron en la intenciona. « Saber del mal y del bien » no es su fuerte. Como dice un Crispín lopesco:

« Espadas, son la milicia;
oros, trato y fundamento;
copas, el común sustento, y
los bastos, la justicia. »

La justicia a golpes, por bastos, como en Grecia, como en España, como en Portugal...

La misma semana, blindados derrotados en Argelia por un coronel; dictadura militar africana más en Dahomey, con dos comandantes. Los españoles tenemos el doloroso derecho de oír sobre todo nuestras propias botas devaluadas y las voces de los estudiantes que piden libertad, y que han llegado a las vacaciones de Navidad por cierre de la Universidad. En Grecia los descolgadores de retratos reales reciben órdenes de volverlos a colgar. Se prestaría la escena para una película cómica de Tati, si las consecuencias no fueran tristes para todas las esperanzas europeas, pues no somos los españoles los únicos bobos del juego. Un senador americano ha hablado de hacer entrar la España oficial en el O.T.A.N. Extraña idea si se quiere asegurar la defensa del mundo libre... En Madrid, nada menos que a la salida de un

una « política del libro », que por nuestra parte desaprobamos expresamente, ya que constituye, allí donde se produce, un atentado fundamental contra la libertad de pensamiento y expresión.»

Entre los firmantes, el gran hispanista Marcel Bataillon, Duverger, Jankelevitch, Paul Ricoeur...

★ La Iglesia y el Estado en América Latina

DE UN EDITORIAL de « Le Monde » bajo este título: « Las resoluciones de Vaticano

II y de la encíclica « Populorum progressio », han contribuido, naturalmente, a la aceleración del movimiento de renovación de la Iglesia católica en toda América Latina. Voves cada vez más numerosas, y sin cesar más insistentes, se elevan ahora en el clero, especialmente en el Brasil, para poner a los dirigentes en guardia contra el mantenimiento de las injusticias más desgarradoras. El último « manifiesto » de los obispos del « tercer mundo » ha sido firmado por diecisiete obispos de América Latina, de África y de Asia. Ocho de ellos eran brasileños, entre ellos los obispos de Recife y el arzobispo

de Vitoria, monseñor de Mota e Albuquerque. En este documento, poco conocido, los obispos afirman que « el proletariado de la humanidad es explotado por los países ricos y amenazado en su existencia por aquellos que se atribuyen el derecho de juzgar a los demás en razón de su propia potencia y de su propia riqueza ». Refiriéndose a « la actitud de la Iglesia ante la revolución », declaran que « la Iglesia no puede condenar indiferentemente todas las revoluciones » y que « la Iglesia puede aceptar, e incluso desear, revoluciones que sirvan a la justicia ».

Consejo de ministros, se ha tranquilizado a señores sensibles e inquietos: « El Gobierno no piensa en absoluto en la nacionalización de los bancos y de las industrias eléctricas. » Al parecer aún existen financieros neurasténicos capaces de tomar en serio las peticiones de los sindicatos falangistas. Los españoles se contentarían como primera etapa, con la nacionalización de España, que ha dejado de ser el país de los españoles para convertirse en la colonia interior de una camarilla militar. Por seguir con los campeonatos: ¿ Dónde están los « campeones de la democracia » ?

« Toda la verdad. » La promesa es amplia, excesiva. Con este título, bajo la dirección de Robert Aron, se publican en Francia cada trimestre monografías sobre los grandes problemas históricos. En el próximo número aparecerá un trabajo de Elena de la Souchère sobre la destrucción de Guernica, del que el « Figaro Littéraire » acaba de dar grandes extractos. Los franquistas trataron de sacudirse la responsabilidad. « Mentiras, mentiras y mentiras », fue la primera reacción de Radio Salamanca. Pero la verdad se ha impuesto tanto que a primeros de este año un cura navarro, el padre Manuel de Arbeloa, era absuelto de la acusación de haber dicho que era la aviación al servicio de Franco la que había destruido Guernica. Goering dijo en Nuremberg que fue una especie de terreno de ensayo para la Luftwaffe... La ciudad fue enteramente destruida. En un solo día se retiraron de los escombros doscientos muertos y tres mil heridos. El cura de Durango murió al pie del altar, herido cuando levantaba el cáliz. El padre jesuita de Billaletia murió dando la comunión a los fieles. Los fugitivos eran perseguidos por las ametralladoras de los cazas. Lo único que quedó en pie fue el pretendido objetivo militar de la operación: el puente por el que durante las dos jornadas siguientes el Ejército vasco pudo replegarse en buen orden y reagruparse en las alturas que dominan la orilla izquierda del río Mundaca y hasta intentar un contrataque.

El horror de los bombardeos arranca raramente una decisión. Londres resistió al « blitz »; Madrid, hasta que todo se perdió; el Vietnam ilustra cada día la inutilidad de los grandes tambores del terror aéreo, triste ilustración de la locura castrense.

La guerra aérea « total » debe ser clasificada entre los más dudosos campeonatos del deporte militar. Los civiles pasan de ser sometidos a ser exterminados, pero en el plano de las realidades estratégicas los bombardeos confinan con el acto gratuito. En cuanto a lo humano, que es lo único importante, las futuras trayectorias orbitales de las destrucciones en masa de mañana son vecinas próximas del horror tantas veces imaginado como obra de seres extraños venidos del fondo de las galaxias y que destruyen los hormigueros terrestres para asegurar una mejor asepsia del desembarco espacial.

A. B.

Los ochenta y tres años de Norman Thomas

(Viene de la página 8.)

Thomas, « de una manera o de otra, a través de las edades de la humanidad, nosotros, los hombres, hemos ganado victorias para la fraternidad que han mantenido a la humanidad en vida y moviéndose hacia adelante »

Una cualidad de Norman Thomas que mucha gente en el mundo entero ha reconocido, es su capacidad para odiar el pecado, pero no al pecador, amando a éste. Al reconocer que la gente se halla influenciada por sus circunstancias económicas y sociales entre las cuales se desenvuelve, él sabe que muchos son capaces de alzarse por encima de sendas estrechas o de intereses de clase. Frecuentemente ha criticado a los dirigentes situados en altos puestos, pero también ha tenido el escrúpulo de conceder crédito cuando ese crédito era debido; línea de conducta, esa, que ha sido apreciada grandemente por presidentes y por el ciudadano de abajo. Y, en una época en que la apatía y la indiferencia han caracterizado en demasía a gran parte de la humanidad, uno de los sobresalientes atributos de Thomas ha sido su capacidad de indignación ante la injusticia.

Sus 83 años han turbado su vista y debilitado sus miembros, pero Norman Thomas sigue siendo un símbolo para el mundo entero, de la necesidad y de la voluntad de continuar luchando por la libertad, por la justicia y por la paz.

pement du Marché commun européen, mais aussi avec une collaboration intense entre tous les pays du monde.

Tout cela exige une préparation approfondie et étendue, une connaissance convenable des divers problèmes qui se posent.

Ajoutons encore la nécessité de disposer, dans le cadre du mouvement syndical, d'hommes qui ont connu dans la pratique le contrat de travail ou d'emploi, qui ont travaillé et qui ont ainsi acquis une expérience pratique.

Une partie importante de nos cadres doit être formée parmi ces gens. En tant que mouvement syndical, nous avons pour tâche de veiller à ce qu'ils reçoivent une formation et des connaissances telles que demain, lors des discussions, ils puissent défendre avec succès les intérêts des travailleurs, même face à des spécialistes.

Je crois que ceux de la jeune génération qui se sentent attirés par la collaboration à la réalisation de notre grand idéal de bien-être, de liberté et de paix, doivent faire à leur tour un effort pour acquérir les connaissances et les compétences requises. Pour cela, ils doivent se faire inscrire dans nos écoles de cadres, dans nos instituts d'éducation et de formation, dans nos organisations de jeunes comme les Cadets et les Jeunesses syndicales. Mais ils doivent encore être actifs au sein du mouvement syndical lui-même, et prendre les contacts nécessaires pour parfaire leur qualification.

Le mouvement syndical lutte depuis des années pour l'amélioration du sort des travailleurs. Les jeunes qui se sentent appelés à poursuivre cette tâche doivent être conscients de ce que leur devoir est d'acquérir, dans cette perspective, les connaissances qu'il faut. De cette manière, ils pourront contribuer à l'édification de la société d'abondance, où régneront la liberté et la paix, où le travailleur occupera la véritable place qui lui revient et où l'égalité des chances au départ sera considérée comme une nécessité primordiale.

Louis MAJOR.

A LA JEUNESSE!

Je voudrais revenir sur le problème des jeunes et plus spécialement des jeunes militants. Incontestablement, nous nous trouvons confrontés avec une lourde tâche.

Certes, les conditions de vie se sont sensiblement améliorées; aucune comparaison n'est plus possible avec ce qu'elles étaient il y a 40 ou 50 ans. Pas même avec la période d'après la première guerre mondiale, lorsque les syndicats ont commencé à se développer et à progresser jusqu'à devenir des organisations importantes, capables de faire améliorer dans des proportions appréciables les conditions d'existence des travailleurs.

Mais précisément ce bien-être qui a pu être réalisé, en même temps que l'instauration d'un système de sécurité sociale — prévoyant des indemnisations en cas de maladie, de chômage, d'accidents du travail, d'invalidité, etc. — a pour effet que certains ne sont plus parfaitement convaincus de la nécessité de faire partie d'une organisation syndicale. Ils ne sont plus sensibles à l'argument selon lequel le mouvement syndical est nécessaire pour défendre leurs droits.

Et pourtant, dans la société actuelle, le syndicat est au moins aussi indispensable que jadis. En effet, l'organisation syndicale doit participer à la détermination d'une orientation de l'ensemble de l'économie et des institutions sociales du pays. Elle doit être intéressée aux décisions prises, aussi bien dans le domaine économique que sur le plan social, parce que l'amélioration constante des conditions de vie en dépend sans conteste.

La jeunesse d'aujourd'hui se trouve à l'aube d'une période où la rationalisation, la recherche scientifique et l'automatisation vont exercer une influence considérable sur le mode de vie.

En outre, pour tous ces problèmes, nous ne seront pas seulement confrontés avec le dévelop-

PÁGINAS DE NUESTROS MAESTROS

Cartas a un joven socialista

Por Camille Huysmans

QUINTA CARTA

Le agradezco que estemos de acuerdo respecto a mi posición en lo que concierne a mayores y jóvenes. Lamento, no obstante, que parezca estar en desacuerdo acerca del problema que usted plantea de nuevo: la concepción económica de la Historia.

Plantea de nuevo este asunto, porque hace unos quince días asistió usted a una conferencia que dio en Bruselas un profesor de París con motivo de la conmemoración de la vida y la obra de Emilio Vandervele.

Este digno universitario posee un nombre muy reputado en la ciencia moderna, pero me parece que ha expuesto la teoría de Marx de una forma demasiado simplista, con el fin de resaltar las correcciones que Vandervele hubiese aportado a la teoría.

A mi modesto entender, Vandervele no necesita que le echen flores, su obra es bastante sólida y no necesita apoyos ajenos. Está usted bajo la influencia de esa conferencia, un tanto tendenciosa, y quisiera volverle a la realidad.

Para juzgar la tesis de Marx con equidad hay que tomar tres precauciones.

Primera: Establecer cómo se juzgaban en general, antes de Marx, los hechos históricos.

Segunda: Examinar de qué manera el propio Marx ha precisado su teoría sobre la marcha, y no olvidando esto: cómo él la ha aplicado. Porque no basta coger el aspecto esquemático de la teoría menospreciando la aplicación hecha por el autor. Científicamente hablando, eso no es honesto.

Tercera: No olvidar jamás que la teoría de Marx no puede pasar por una conclusión estereotipada, sino como una « regla de interpretación ». Lo que quiere decir, un método para comprender las cosas. La regla sólo tiene un valor relativo y no excluye ningún otro método que tenga cuenta de su realidad. He aquí la prueba: Cuando Marx trató de interpretar la política de Napoleón III, no se contentó con mover la gran campana económica. También agitó otras campanillas cuyo sonido no es nada materialista.

Para facilitar nuestra controversia, permítame recordarle la evolución que se produjo.

Hace un siglo, el historiador era con demasiada frecuencia un novelista que consideraba los acontecimientos desde un punto de vista subjetivo. Según él, el acontecimiento histórico se explicaba muy fácilmente. En la antigüedad se le consideraba como una manifestación de celosía de los dioses, y más tarde, como la voluntad de un poder soberano.

Este sistema no obligaba a pensar a nadie.

Era una ganza que servía para muchas cerraduras y que se empleaba casi generalmente. Pero a los filósofos del siglo XVIII que han abatido tantas torres, no les satisfacía esta fórmula que no explicaba nada y que sólo desplazaba la interrogación. No querían hacer responsable a la divinidad de la maldad de los hombres y, como uno de ellos lo escribía, « ensuciar el ropaje blanco de las figuras ideales con el barro de nuestro egoísmo ». Pensaban que la explicación de nuestras luchas debía buscarse sobre la tierra. Bajo la influencia, consciente o no, del panteísmo, la buscaban en la esencia misma de la naturaleza. De tal manera que la ciencia se enganchó a un sistema sin salida. Se había reemplazado simplemente la divinidad personificada por una naturaleza que, a su vez, estaba personificada.

El hecho ya no era de carácter divino, sino natural. Punto y aparte.

Lo original en esta nueva interpretación era que Prometeo había robado el fuego al cielo. Pero por desgracia, cuando quiso encender su fanal, se vio que la mecha estaba algo mojada. Demasiado humo. Pero de todas formas ya estaban abiertas las grandes vías.

Los partidarios de la interpretación económica de la Historia reunieron en una síntesis los elementos que estaban dispersos y dieron a esta construcción la suficiente solidez y flexibilidad para que resistiese victoriosamente a la crítica durante medio siglo.

Otros pensadores, aún buscaron y elaboraron otros sistemas. Es esta, por supuesto, la historia de todas las ciencias. Primero llegaron los sabios con ideas particularistas y, luego, los hombres de las síntesis fuertes.

Recuerde usted la historia de la música!

Beethoven, con su admirable polifonía; Meyerbeer, vulgar frecuentemente, llegando a veces a una orquestación atrevida; Schubert, con su interpretación dramática del « lied », nos han conducido a Ricardo Wagner, quien perfecciona la polifonía, subdiviende la orquesta en tres « quatours », multiplica las audacias, adapta el ritmo musical a la palabra y reúne este conjunto con el método esbozado por el compositor de Viena, adaptándolo a la ópera.

No habiendo satisfecho tampoco por mucho tiempo la interpretación por la naturaleza, el hecho histórico pasó a ser « el producto del medio ambiente », concepción fecunda ciertamente, pero unilateral. En efecto, el medio ambiente chino no llega a explicarnos aún por qué iba a pasar a ser un mercado para Europa, y por qué los ejércitos occidentales muchas veces saquearon los pueblos extranjeros bajo pretexto de civilización. Todavía hubo más teóricos que evocaron otras abstracciones.

Para algunos, el movimiento histórico se identificaba con « el desarrollo del Estado ». Olvidaban que el Estado no es más que

un producto de la sociedad y una expresión del poder de la clase dirigente.

Para otros, la Historia estaba ante todo determinada por la « concepción del derecho », como si el « derecho » no evolucionase progresivamente, y como si el « derecho » pudiese ser generalmente otra cosa, en una sociedad materialista, que el « derecho del más fuerte », es decir, la emanación de intereses triunfantes.

Llega luego Hegel, que consideraba la Historia como una hija de la idea — una teoría más general que la anterior—. Pero ignora de qué manera los adeptos de esta concepción llegarían a explicarnos por qué la peor esclavitud floreció en los tiempos más espléndidos de la filosofía griega y moderna. Otros, dejando de lado el derecho y la idea invocaron la voluntad abstracta del individuo, como si la voluntad de Bonaparte hubiese sido la determinante principal de su destino, como si la voluntad no dependiese, por regla general, de la necesidad.

Con Buckle y Spencer, que hacían sus cálculos sobre el progreso del saber y la depuración de los sentimientos, hemos seguido dando vueltas en el mismo círculo, pues no explicaban los motivos y la causa de la miseria social moderna, que no han cesado de reinar en nuestras sociedades civilizadas. En fin, con Carlyle, volvemos a lo concreto, y agotó la serie: « Dios - Naturaleza - Hombre ». Según él, la Historia está determinada solamente por « la acción de los héroes de la sociedad », como si el personaje Atila-Etzel explicase la historia de las migraciones.

Llegamos así de nuevo a la teoría de la « concepción materialista económica de la Historia », que ha encontrado partidarios incluso en los medios que la combatieron. Ha tenido la suerte de todos las que la negaron.

La concepción renegada de Henri Conscience y de sus contemporáneos, relativa a la lucha de 1302, está muerta y enterrada y cada uno sabe hoy — gracias a los estudios de Pirenne, de Desmarez, de Fris y de otros — que

los intereses económicos y políticos eran ya determinantes a principios del siglo XVI.

¿ Quién piensa hoy en relacionar la guerra del Transvaal con una lucha de razas, o con una disputa religiosa, o con una rivalidad entre personajes poderosos ?

La riqueza del suelo ha sido la causa principal del conflicto, y en cuanto a la guerra de 1914-1918, no fue sólo la expresión de la mala voluntad de Guillermo II. ¿ Cree usted que obedece a razones de idealismo el que los conservadores de Inglaterra y de los Estados Unidos hayan ayudado a Franco en España y continúen sosteniéndolo ? En fin, ¿ se imagina usted seriamente que los fascistas de Madrid luchan por Cristo ? ¿ Piensa usted que el triunfo del nacionalsocialismo en Alemania debe atribuirse a la efervescencia de una concepción abstracta, o bien al Heldenstum de un dictador ? ¿ Cree usted que las políticas de Malenkof y de Beria estén en contradicción por razones ideológicas ?

Hay todavía otra cosa.

La concepción económica de la Historia no es un fin, sino « un medio ». Lo repito, es una « regla de interpretación ». Sus partidarios estiman que la organización económica de la sociedad es el mejor hilo conductor para la comprensión de los hechos históricos. De todas formas, no rechazan « a priori » cualquier otro factor: ni la influencia del medio cósmico, ni la influencia de las ideas altruistas, ni la influencia de las fuertes personalidades. Pero estiman que los conflictos de la organización social — creada por la producción y la distribución de las mercancías y de la que depende la existencia de la Sociedad entera — constituyen generalmente una forma de interpretación más sólida y más fecunda que las modas que han caracterizado a los trabajos anteriores de historia y de filosofía.

La tarea del historiador debe consistir en tener en cuenta esta acción y sus reacciones, y después de haberlo hecho, deberá aún usar de circunspección y presentar los resultados de su estudio teniendo en cuenta el valor limitado de nuestro esfuerzo.

Una larga enseñanza nos ha enseñado que el absoluto es frecuentemente decepcionante y que es prudente contentarse con los conceptos más modestos del relativismo.

dis, Vidalis, Esermann — qui commandaient le troisième corps d'armée de Salonique, paraissent avoir été arrêtés par leurs propres officiers. La Junte, informée de ce qui se tramait avant, semble-t-il, que le coup n'éclate, a eu le temps de prendre des mesures préventives. Elle aurait, d'autre part, laissé volontairement partir le roi, qui eût été un prisonnier encombrant...

Dans son discours de Larissa, Constantin disait :

« J'ai demandé un remaniement du gouvernement, en excluant, toutefois, les éléments extrémistes qui ne garantissent pas un développement normal. La situation d'avril, qui a usuré jusqu'à mon nom, j'ai été obligé de l'accepter comme un fait accompli pour éviter l'effusion de sang »

Le gouvernement a, effectivement, été « remanié » mais dans le sens opposé à Constantin. L'homme fort qu'il voulait écarter, le colonel Papadopoulos, se retrouve à la fois Premier ministre et ministre de la Défense, portefeuille que perd le général Spandidakis, qui passait pour le chef de file de « l'aile intelligente » de l'équipe précédente, soutenue par Washington. Le général Zoitakis, qui paraît être qu'une utilité, devient vice-roi: régent du royaume.

La constitution que les colonels vont mettre en place prévoit, d'ailleurs, la réduction des pouvoirs du monarque ou de son substitut et c'est sans doute ce qui a poussé Constantin à agir, mal et trop tard...

UNE SITUATION ECONOMIQUE DEGRADEE

Cette Junte d'archéo-fascistes, de colonels à l'esprit épais qui vivent la Grèce du XIXème siècle, vers quels lendemains conduira-t-elle ce malheureux pays ?

D'une étude élaborée en Grèce et que diffuse l'opposition, il résulte que la situation économique et financière du pays ne cesse de s'aggraver. Les investissements privés diminuent, en chiffres absolus. L'indice de la production industrielle, en 1967, sera soit stagnant, soit en recul. Mais, la récession économique, la circulation monétaire a augmenté de plus de quatre milliards de drachmes durant le second trimestre de 1967. De janvier à juillet 1967, le déficit de la balance des paiements a atteint 79 millions de dollars, alors qu'elle était en boni d'un million de dollars pour la période correspondante de 1966.

Quant aux revenus du tourisme, ils auraient légèrement diminué en 1967, soit 64,7 millions de dollars contre 66,6 en 1966.

Mais le coup de frein le plus sensible concerne l'afflux des capitaux étrangers, avec un mouvement net des capitaux de 104 millions de dollars en 1967 (année non complète) contre 185 en 1966 et 139 en 1965.

Enfin, la prévision pour 1967 est un taux d'accroissement du produit national d'à peine 3% contre 8% en 1966 et 7,2% en 1965. La demande et la consommation intérieure sont découragées et, d'ailleurs, de nombreuses couches de la population sont frappées dans leur niveau de vie.

ISOLER LE FASCISME GREC

Depuis le coup d'Etat d'avril dernier, les socialistes n'ont cessé de souligner que le régime fasciste d'Athènes pouvait et devait être isolé et privé d'aide extérieure. Qu'on n'allègue point l'éternel prétexte des « affaires intérieures d'un autre pays », ce pavillon de l'égoïsme universel qui couvre tous les crimes et toutes les injustices ! La Grèce, pays membre d'une Europe en devenir qui se veut démocratique, appartient à cette Europe.

Si l'on passe à l'O. T. A. N., redisons qu'il y a eu trop, dans l'Alliance, ou bien les démocraties ou bien les dictatures, et que la coexistence avec le Portugal et la Grèce fascistes y est intolérable.

Qu'il s'agisse des dictatures du Midi de l'Europe ou qu'il s'agisse de la guerre du Vietnam, il faut que la pression exercée par notre continent soit assez forte pour obliger Washington à une « révision déchirante ».

Roger FALONY.

GRÈCE: Le fascisme sans le roi

Le départ ou plutôt la fuite du roi Constantin de Grèce, après l'échec de son « contre-coup d'Etat », ôte au régime fasciste d'Athènes sa dernière façade de légalité. En la personne du roi de Grèce, il y avait un lien entre l'ancien et le nouveau régime, une solution de continuité. C'est au nom du roi que le coup d'Etat d'avril avait été accompli, et c'est au nom du roi que le monde occidental a continué d'entretenir les mêmes rapports avec la Junte des colonels qu'avec le régime constitutionnel antérieur.

Maintenant, le dernier masque est tombé...

En même temps se trouve déjoué le calcul, qui était celui du roi et, sans doute, aussi de Washington, d'un « retour à la normale » consistant à rétablir une façade constitutionnelle tout en maintenant un « Etat fort » contre la gauche. Bref, le retour à un régime en pleite Caramanis...

Même en pleine action face à la Junte, c'est-à-dire en prononçant son allocution de Larissa, Constantin a été d'une grande prudence sur le chapitre de la démocratie... Il a parlé de « retour du pays à la norme démocratique », sans dire explicitement

qu'il fallait restaurer les libertés publiques et en revenir à des élections libres pour tous. Pas un mot de la déclaration de Larissa n'était, d'ailleurs, de nature à émouvoir les masses populaires. On a pu noter, par contre, un passage violemment anti-communiste.

LES RESPONSABILITES DE CONSTANTIN

En révoquant, en juillet 1965, le Premier ministre d'une majorité choisie par le pays, Constantin a enclenché le processus dictatorial dont il a lui-même fini par

Comité de Rédaction de LE SOCIALISTE

Jean PAUL-BONCORDE
Georges LACORDE
Georges GUILLE
Gérard JAQUET
Joseph BEGARRA

Administrateur
Roger SOUTHON

être la victime. Le conflit de 1965 portait précisément sur l'armée, le contrôle politique des forces militaires, l'activisme des officiers. La révocation des partisans de la démocratie dans le corps des officiers, leur remplacement par des éléments d'extrême droite, ont fait, de l'armée grecque, l'instrument du putsch.

Constantin a pu encore après le coup d'avril, dont il a été complice par sa totale passivité, se bercer de l'illusion que le « lien personnel » entre nombre de chefs militaires et lui serait le plus fort. Débordé lui-même par les « purs » du fascisme, il n'a plus eu entre les mains qu'un sabre de bois.

Ajoutons que, depuis huit mois, les colonels avaient eu largement le temps de consolider leur emprise sur l'armée, en procédant aux nominations et aux mutations nécessaires à ce dessein.

LE « REMANIEMENT » MINISTERIEL...

L'échec rapide du contre-coup d'Etat montre que la grande majorité des chefs militaires en place était au service de la Junte et non du monarque. Les généraux royalistes du nord — Peri-

LA GRAN BURGUESIA

El capitalismo, como sistema económico, nació en España muy tardíamente y su evolución fue muy lenta. Cuando nuestras primeras industrias surgen en Vizcaya y Asturias, en Europa se ha completado el ciclo de la revolución industrial, y el capitalismo está en auge y avanza con tal celeridad que antes de terminar el siglo llegó a la cima del desarrollo.

Las primeras industrias siderúrgica y textil se fundan durante los años de 1860 a 1890; en los mismos años la minería del norte del país comienza a explotarse con métodos y formas capitalistas. Los bancos, que en los principales países europeos fueron uno de los elementos que más contribuyeron al desarrollo industrial e impulsaron el capitalismo a la etapa más avanzada, la del capitalismo financiero, tardaron mucho en el nuestro en participar en el proceso creador de nuevas industrias y en su financiamiento.

La lentitud y retraso de nuestra evolución industrial se debió fundamentalmente a la supervivencia de la estructura de la propiedad rural, descrita anteriormente y que, como hemos expuesto, fue la valla, el muro que impidió pasar del feudalismo al capitalismo.

Las características y tamaño de las empresas que se fundaron conservaron, hasta muy entrado el siglo actual, los rasgos de la pequeña industria, y no permitieron por esto que se desarrollara una poderosa clase burguesa. Salvo en algunas regiones, Vizcaya, Asturias y Cataluña, nuestra burguesía —en poder económico y en conciencia política— fue en realidad una clase que no había sobrepasado la fase inferior de desarrollo, y que, en consecuencia, carecía de una idea clara de su destino histórico. La conjugación de estos dos factores —debilidad económica y ausencia de sentido de clase— determinaron la frustración de nuestra burguesía e impidieron la revolución burguesa, intentada varias veces en el pasado siglo.

En la década segunda del presente siglo, a consecuencia sobre todo de la Primera guerra mundial, comenzó un proceso de concentración, progreso industrial y de rescate de varias industrias importantes —minerías y siderúrgicas— que habían sido creadas por firmas extranjeras. Contribuyó a esto el nuevo rumbo que emprendieron los grandes bancos del país —los de Vizcaya en primer lugar—, su vinculación con ciertas ramas industriales y en consecuencia, la formación de una oligarquía financiera e industrial, la cual comenzó a intervenir como factor importante en la vida social y económica de España.

La nueva clase, la oligarquía que formaron los grandes industriales y los magnates de la finanza, no vaciló en aliarse a las fuerzas del viejo régimen, a los latifundistas, clero y Ejército, para compartir con ellos la dirección del Estado. Había nacido una nueva aristocracia cuyos dorados pergaminos eran los títulos bancarios, las acciones industriales y los valores del Estado.

Sin embargo, este progreso económico, aunque importante, no transformó el carácter fundamental de nuestra industria, que siguió siendo de dimensiones pequeña y mediana, ni desarrolló una gran clase burguesa semejante a las de Francia, Inglaterra y Alemania.

EL PROLETARIADO INDUSTRIAL

Como es sabido, el desarrollo de la clase obrera es el obligado resultado del progreso industrial. Como dijo Marx, la clase obrera —en su crecimiento— sigue a la burguesía, como la sombra al cuerpo. La estructura y tamaño de la industria en España han determinado la composición del proletariado, dispersándolo en multitud de empresas y talleres, e impidiendo las grandes concentraciones características de las grandes empresas. La primera causa que impidió el crecimiento de nuestra clase obrera es la inexistencia de la gran industria y el lento proceso de industrialización. La empresa tipo, la que más abundaba en los años anteriores a la desaparición de la monarquía, ocupaba diez obreros, por término medio. Las grandes factorías, con más de medio millón de trabaja-

España en la Segunda República

(Conclusión)

El capitalismo en España

dores, escaseaban; sólo había algunas de la siderurgia y estaban enclavadas la mayoría en Vizcaya, Asturias y Cataluña. La industria pesada contaba sólo con ocho empresas, todas muy inferiores a las similares de Europa. Aún en la actualidad, de acuerdo con los datos del Plan de Desarrollo Económico y Social, no hay más que tres empresas que ocupen cinco mil obreros.

La dispersión obrera en multitud de talleres y fábricas debía influir desfavorablemente en su organización y en sus luchas, de igual manera que, para la burguesía, la diseminación de las industrias fue una de las principales causas de su retraso e impotencia.

En 1930, la población obrera no pasaba de dos millones, de los cuales, una minoría, cerca de 35.000, trabajaban en la siderurgia. La mayor parte se ocupaba en industrias poco adelantadas, característicamente pequeño burgueses, debido a que en tamaño y técnica no habían superado las dos últimas décadas del pasado siglo. La industria textil tenía 222.000 obreros, la de confección de vestidos 119.000; la de manufactura de metales 24.300, la de la construcción 373.351, y en las restantes empresas trabajaban 578.000. La minería y los transportes ocupaban cerca de medio millón de trabajadores.

Esta diseminación y fraccionamiento en múltiples empresas, se compensaba por la concentración en determinadas localidades. Así, la densidad proletaria era mucha en Vizcaya, Cataluña, Asturias, Madrid y en las zonas mineras. Debido a ello, el proletariado pudo organizarse sindicalmente en escala nacional, y dar comienzo en épocas tempranas a sus actividades y luchas, tanto económicas como políticas.

De otra parte, la clase obrera española, en contacto con el movimiento sindical mundial, asimiló rápidamente sus formas de organización, sus tácticas de lucha y su doctrina. Es sorprendente que, a través del escaso desarrollo económico del país, de la estructura atrasada y pequeño-burguesa de la industria, el proletariado español haya sido, en lo que a conciencia de clase se refiere, uno de los más avanzados y capaces de Europa.

LA IGLESIA Y EL EJERCITO

La Iglesia ha reflejado desde hace siglos el atraso de la sociedad española; mejor dicho, ha sido responsable de él. La Iglesia española, tradicionalista y guerrera, no ha perdido nunca y sigue conservándolo celosamente, el carácter combativo que en otras épocas tuvo la Iglesia en todo el mundo. De igual manera que nuestras estructuras económicas conservaron su rigidez y se anquilosaron, los progresos del pensamiento filosófico y los adelantos científicos de Europa durante cuatro siglos no cambiaron el carácter de la Iglesia en España, la cual, olvidando las tradiciones representadas por Vitoria, Suárez, Mariana, Las Casas y tantas otras figuras, cerróse obstinadamente a las modernas corrientes de la cultura, a los vientos renovadores, políticos y sociales, que soplaban en el mundo, y se vinculó a las clases privilegiadas y al régimen que las representaba.

A partir de la Restauración, sobre todo la Iglesia fue la fuerza más reaccionaria y antiprogresista. Dueños, por su solidaridad con la aristocracia, los grandes propietarios y la realeza de un inmenso poder social y moral, y poseedores de una gran riqueza económica, el clero y los Ordenes religiosos libraron, y siguen librando, un encarnizado combate contra las ideas liberales, la democracia y el progreso. Su campo de acción preferido fue siempre la enseñanza, desde la cual intentaron sojuzgar el pensamiento y la conciencia nacional. Los Gobiernos monárquicos secunda-

ron esta actividad y cuando se resistían —como sucedió con Moret, Canalejas y Romanones— eran « dimitidos » a la fuerza por el Rey, servidor absoluto del clericalismo.

La Constitución de la monarquía proclamaba que el Estado era católico: las Ordenes religiosas fueron a instalarse libremente en el territorio nacional, escapando a la jurisdicción y vigilancia de las autoridades; practicaban con total libertad la enseñanza y, en el caso del sector rico de la población, la monopolizaban.

Las prerrogativas que en materia educativa disfrutaban el clero y las Ordenes religiosas eran tales, que asfixiaban el pensamiento y la vida nacional. Si el país no aceptaba ser prisionero del clericalismo debía estallar violentamente, como sucedió muchas veces, convirtiendo a la Iglesia en motivo de aversión y de odio, no tanto por representar una doctrina religiosa, sino por ser un poder social regresivo.

Desde los albores de la época contemporánea, el Ejército viene siendo el factor decisivo de la vida política española. Hubo un tiempo, el largo período que se abre con las Cortes de Cádiz y termina en la Restauración, que aquella institución, predominantemente liberal entonces, quiso, aliada al pueblo, cambiar las viejas estructuras y sustituirlas con un régimen democrático. La primera revolución burguesa que triunfó en España, la de septiembre de 1868, fue el resultado de la sublevación militar, dirigida por los generales Prim y Serrano y el almirante Topete, apoyada por las masas populares. Durante el siglo XIX, la inexistencia de un gran partido político de la burguesía y la debilidad de esta clase como fuerza histórica, la compensó el Ejército.

A partir de 1876, cambió radicalmente la actitud de los jefes militares superiores. Cesaron de ser el brazo armado de las fuerzas progresistas y se convirtieron en los más ardientes y eficaces sostenedores de la vieja sociedad, en primer lugar de la monarquía restaurada, de aquella misma monarquía que al grito de « Soberanía nacional » derrocaron ocho años antes en Alcolea.

En los periodos de la Restauración, más especialmente en las tres primeras décadas del siglo actual, el proceso de transformación del Ejército llegó a la culminación. Su nueva composición social contribuyó en grado decisivo a precipitar el fenómeno. La mayoría de los oficiales y jefes procedían —no de las clases medias como en el siglo XIX— sino de la aristocracia, de los latifundistas y propietarios rurales y de los grandes financieros. La carrera preferida por estos grupos era, precisamente, la militar. Mientras que a las Universidades aflujía la juventud de las clases medias —rural y urbana— las Academias militares reclutaban sus alumnos entre los jóvenes de las clases privilegiadas. Era natural que, a este campo estructural, correspondiera una nueva actitud política con la sociedad, el Estado y la realeza.

Convertido el Ejército en instrumento del monarca, colocado en la cumbre del Estado, disponía del extraordinario poder derivado de la posesión de las armas. Fue utilizado por el rey como medio de impedir los avances del liberalismo, de supeditar a su arbitrio al poder civil, y, finalmente, de

sustituírle por la dictadura militar, como en 1923.

La evolución española en el siglo actual dependió siempre de la intervención y actitud de los jefes militares. Fueron éstos los encargados de imponer orientaciones a los Gobiernos monárquicos, pese a su carácter civil y constitucional; crearon y derrocaron los Gobiernos. En 1917 impidieron el triunfo de las fuerzas democráticas, que parecía inevitable; en 1923 expulsaron del poder al último Gobierno civil de la monarquía y establecieron el Directorio de Primo de Rivera. En 1930 arrojaron a este general del poder y le obligaron a exiliarse. En 1936 se sublevaron contra la República, provocaron la guerra civil y, al final, instauraron el régimen totalitario franquista.

Refiriéndose a la situación privilegiada del Ejército y a sus intervenciones en la vida del país, dice Salvador de Madariaga:

« A partir de este momento (se refiere al año 1905), el Ejército es la fuerza predominante en la política española. El rey se apoya en él contra el movimiento de avance del progreso civil. Ya reclamaba el derecho de comunicar directamente con los generales en jefe sin contacto con sus ministros, uso francamente anticonstitucional, que toleraron con culpable flaqueza sus consejeros, ya organizaba audiencias militares exclusivamente reservadas al Ejército y la Marina, ya visitaba ostentadamente, cuarteles y círculos militares, acudía a banquetes, hacía discursos. El presupuesto de Guerra llegó a hacerse sagrado para manos civiles. Concedieron a laboratorios militares, escuelas militares, establecimientos de Sanidad militar, sumas sin límites, que se negaban con parsimonia a los establecimientos civiles análogos. Los cargos de ministro y subsecretario de la Guerra quedaron monopolizados, en general, sin que fuera posible su acceso a los civiles. Desapareció en la práctica toda intervención civil de los gastos militares. El Ejército y su administración llegaron a ser un Estado en el Estado. » (1).

LOS INTELLECTUALES Y EL REGIMEN

Las clases privilegiadas y gobernantes de la sociedad española pusieron su empeño durante siglos para ahogar el pensamiento libre y científico. Propugnaron siempre el retorno a la escolástica y anatémizaron el movimiento cultural que, partiendo de Descartes y el racionalismo llegó a la cumbre en Hegel, Hume, Stuart Mill, Engels y muchos otros. Es opinión común de los defensores de nuestro régimen, que éste debe descansar en dos pilares: la fuerza y la ignorancia.

Por ello, el progreso cultural de nuestro país ha tenido que abrirse paso en lucha tenaz contra los gobernantes. Y también, por la misma razón, las conquistas democráticas fueron siempre avances de la cultura y del pensamiento científico.

En la época de la Ilustración, los enciclopedistas españoles —Jovellanos, Campomanes, Cabarrús, Feijóo, Flores Estrada— creían que el progreso nacional dependía de la renovación y modernización de nuestra cultura. Cabarrús y Jovellanos recomendaron como remedio del atraso y los males nacionales, la fundación de escuelas en todos los grados, desde las primarias a las técnicas y universitarias. Para ellos, como para las posteriores generaciones intelectuales, la nueva España debía fundirse en los crisoles de la enseñanza y de la cultura.

Los intelectuales españoles, en su mayor parte enemigos del viejo régimen, constituyeron una avanzada de la democracia, del liberalismo y del socialismo. Fueron también duramente castigados, perseguidos, sobre todo a partir de la Restauración. Uno de los

primeros actos de ésta fue suspender la libertad de cátedra, expulsando de las Universidades a los catedráticos liberales, entre ellos Moret, Salmerón, Giner de los Ríos, Azcarate, Castelar, etc. Fue entonces cuando nació, como respuesta a la arbitraria intromisión gubernamental en la enseñanza, un organismo llamado a ejercer por cerca de un siglo influencia decisiva en la formación del pensamiento científico y de la cultura nacionales: la Institución Libre de Enseñanza. Sus fundadores, que habían importado desde Alemania la filosofía krausista adaptándola al clima científico nacional, asignaron a la Institución una finalidad esencial: formación del hombre, de su personalidad individual íntegra.

Cuando se examina el estado de la evolución filosófica europea, sorprende que una teoría como el krausismo, que pasó desapercibida en Alemania, desempeñara un papel de primer orden en la vida cultural y política española. Y sorprende más, si observamos que la doctrina de Krause, en la época que llegó a España, era, filosófica e históricamente considerada, no sólo conservadora, sino incluso reaccionaria.

Sin embargo, el krausismo fue una claridad en el oscuro cielo de nuestra cultura nacional, que hizo posible años más tarde, el vigoroso surgir del pensamiento, representado por dos generaciones intelectuales, las de 1898 y 1917, luminarias espléndidas de nuestra civilización contemporánea.

Años más tarde, la labor educadora de la Institución se amplió a otros campos y tomó diversas formas, desde la liberal hasta la socialista, pues de ella salieron muchos de los que nutrieron los partidos y las organizaciones obreras. El fruto principal de la Institución fue la renovación de las Universidades.

En 1914 hay un nuevo acontecimiento en la vida intelectual del país. Fue éste, la incorporación a la lucha política de los intelectuales más eminentes. Ortega y Gasset, Manuel Azafia, García Morente, Américo Castro, Fernando de los Ríos y un centenar de universitarios fundaron « La Liga de Educación Política Española ». El fin que se proponía era revitalizar, dinamizar la vida de la nación; el medio para conseguirlo, « fomentar la organización de una minoría encargada de la educación política de las masas; estudiar al detalle la vida española y la articulación al pormenor de la sociedad patria, con la propaganda, con la crítica, con la defensa, con la protesta y con el fomento inmediato de órganos educativos, económicos, técnicos, etcétera » (2).

La Liga de Educación Política no tuvo larga vida, pero sí logró que participaran en las actividades políticas los intelectuales, sacarlos de sus torres de marfil y lanzarlos al torrente revolucionario de los acontecimientos que llevaron al 14 de Abril.

Con razón ha dicho un escritor del actual régimen, que una de las causas que más influyeron en la caída de la monarquía fue su incapacidad para atravesar a la intelectualidad.

Entre todos los organismos fundados por la intelectualidad sobresale el Ateneo. Se agruparon en él, desde finales del siglo pasado, los hombres más relevantes del pensamiento, y fue a la vez hogar científico y forja de conciencias políticas, armonizando en sus actividades aquellas que tenían por finalidad ampliar y modernizar la cultura, con las que pretendían cambiar o renovar las viejas estructuras del país, llevándole por las rutas del progreso y de la libertad. El Ateneo de Madrid, cuyo prestigio adquirió relieve internacional, y en el cual se formaron varias generaciones de intelectuales demócratas, y las Casas del Pueblo, fueron los abandonados de la Segunda República.

(1) Salvador de Madariaga: « España, ensayo de historia contemporánea ». Editorial Sudamericana. Buenos Aires. Cuarta edición, 1950.

(2) Ortega y Gasset, José: « Obras completas ». Tomo I.—Madrid, Editorial « Revista de Occidente », 1950.

ABONNEMENTS
REABONNEMENTS
au nom de:
Roger SOUTBON
12, Cité Malesherbes Paris-9
C. C. P. 18 585 08 — Paris

IMPRIMERIE SPECIALE
28-30, Rue Sainte
MARSEILLE 1er

MAO CONTRA MARX

Por Jules Humbert-Droz

P.S.O.E.

Letras de luto

El día 8 de diciembre acompañamos los restos de nuestro entrañable compañero Agustín García, fallecido a consecuencia de una penosa enfermedad. Al sepelio acudió una gran masa de compañeros de la U.G.T., de cuya entidad era directivo, y muchos compañeros socialistas amigos.

Agustín García fue siempre un compañero ejemplar, viejo militante de nuestras organizaciones. Soñaba con su Madrid, al que siempre supo honrar con una conducta intachable. Perteneciente a la Federación Gráfica Española desde muy joven, en Méjico estuvo al servicio de las ideas, a las que dedicó gran parte de su tiempo. En el gremio de impresores de Méjico deja un recuerdo inolvidable, que en el entierro se puso de manifiesto, ya que acudieron muchos de sus compañeros con la visible pena de haber perdido a un gran amigo y compañero. La Sección de la U.G.T. local tiene la amargura de perder a uno de sus miembros directivos que siempre, con entereza y humildad, aportó en nuestras reuniones lo mejor de sus ideas.

Descanse en paz tan inolvidable amigo, y sirvale de lenitivo a sus familiares, a quienes acompañamos en tanta pena, la esperanza de que en nuestro movimiento obrero nunca será olvidado, y como buenos amigos le recordaremos con emoción el tiempo que duran nuestras vidas.

E. G. B.
Corresponsal

El día 2 del pasado diciembre recibí ~~sepultura~~ civil, según su deseo, el compañero Ramón Aldama, veterano militante de nuestra organización de la Madera en Santander, además de uno de los fundadores de la Sección de Montpellier, donde residía.

Constituyó el sepelio una sentida manifestación de duelo, al frente del cual, en unión de la familia, figuraban los Comités de la U.G.T. y del P.S.O.E., como también una representación de « Force Ouvrière ».

El compañero Magín Segura, Presidente de la Sección local de la U.G.T., dedicó sentidas frases de recuerdo a este militante consecuente y servidor de la organización.

A su esposa, hijos y demás familia expresamos nuestro sentimiento.

C.

constase en acta — y así se aprobó — el gran sentimiento y dolor que nos ha causado a todos los socialistas el fallecimiento del querido e inolvidable compañero Pepe Castro Toboada. M. Moreno pronunció unas palabras recordatorias de este veterano compañero.

E. G.

MEYREUIL

Reunida esta Sección en asamblea general, procedió al nombramiento de los compañeros propuestos por esta Agrupación para el Comité Director, en cumplimiento de las Circulares sobre este respecto de la C.E.

Otros acuerdos de carácter local fueron también tomados y, finalmente, se procedió a la elección de nuevo Comité, ratificándose la confianza al actual, que queda, pues, constituido de la siguiente manera : Presidente, Antonio Monterroso ; Secretario, Antonio Guirao ; Tesorero, Eodorigo Gómez y ; Vocales, Edmorigo Aragón y Savino Argiuelles.

SECRETARIADO FEMENINO

PARIS

Solidaridad con los ancianos

Nos gustaría poder ofrecer una tarde inolvidable a los compañeros que por su edad se ven privados de nuestras reuniones. Para ello, el Grupo Femenino ha requerido la colaboración de todos aquellos que dispongan de un vehículo, y deberemos prever fondos para sufragar los gastos que se ocasionen.

Abrimos una suscripción

Rogamos se hagan los donativos con este fin, todos los sábados en los locales de la U.G.T. Ayudadnos a hacer del 21 de enero una jornada inolvidable. Gracias.

VALENCE

Se ha celebrado asamblea de fin de año el 10 de diciembre, bajo la presidencia del compañero M. Moreno y actuando de secretario el compañero Davalillos.

Después de discusión, fueron examinados los diferentes puntos de que constaba el orden del día. Entre ellos, la designación por esta Sección de los compañeros para el Comité Director, la gestión del Comité y de Tesorería, etc.

La asamblea reeligió por unanimidad al Comité saliente para una nueva gestión, quedando constituido así : Presidente M. Fabregas ; Vicepresidente, J. Sorido ; Secretario-Tesorero, E. Calderón ; Vicesecretario, G. Portilla ; Vocales, M. Martín, M. Perea y M. Cañon.

Coincidiendo nuestra reunión con el aniversario del fallecimiento del Abuelo, los reunidos dedicamos un emocionado recuerdo al fundador del P.S.O.E. y de la U.G.T.

Profundamente apenados por el reciente fallecimiento del gene-emilio Herrera, también dedicamos un recuerdo a tan egregia figura.

El compañero M. Moreno pidió

La agencia de prensa oficial Hsinhua, ha reproducido el 10 de octubre un gran artículo del periódico comunista de Pekín que, una vez más, demuestra que el fin de los comunistas chinos es el de desarrollar la guerra y no el de mejorar el nivel de vida de las masas trabajadoras.

Es un artículo polémico contra el presidente Liu Chao-chi, jefe del movimiento sindical de China y protagonista de la lucha para el desarrollo económico de la China y para el mejoramiento de las condiciones de trabajo y de vida del pueblo chino :

« El Kruschef chino invertía la Historia y se representaba como un dirigente del movimiento obrero. No obstante, numerosos hechos han probado que no había sido nunca un dirigente del movimiento obrero, sino más bien el canalla número uno, traidor de los intereses de la clase obrera. Lo que él aplicaba en el movimiento obrero, era una línea revisionista contrarrevolucionaria. »

« La esencia de su línea revisionista era la economía y el sindicalismo. »

Los comunistas chinos oponen la lucha para la mejora de los salarios y de las condiciones de trabajo a la toma del poder por las armas :

« Antes de la toma del poder por la clase obrera ¿ debe ésta lanzarse en una lucha económica legal para mendigar unas pocas mejoras temporales a la clase dirigente, o derrocar la dominación reaccionaria y ampararse del poder ? Es ese un punto de una importancia vital en la lucha entre los marxistas, de un lado, y los revisionistas y los reformistas, de otro. »

Esta concepción del marxismo es contraria a toda la enseñanza de Marx, que no concebía la toma del poder sin que la situación fuese revolucionaria, y a la de Lenin, que se levantó contra los comunistas italianos, en 1921 y en 1922, que oponían la revolución, la toma del poder, a las luchas parciales para la defensa de la democracia contra el fascismo y para el mejoramiento de la situación de los trabajadores. Lenin ponía en guardia a los comunistas contra las luchas armadas por el poder en tanto que la mayoría de la clase obrera no estuviera ganada políticamente para la revolución. Jamás ni Marx ni Lenin quisieron resolver el problema por la guerra. Lenin ha utilizado la desorganización creada por la guerra imperialista para ampararse del poder, apoyado en las masas obreras y en el Ejército, que fraternizaba con los obreros de las grandes ciudades. Jamás ni Marx ni Lenin han pensado en tomar las ciudades movilizándose a los campesinos. He aquí, sin embargo, lo que escribe el órgano oficial de los comunistas chinos, falsificando el marxismo :

« Estos marxistas han sostenido siempre que la cuestión clave de la revolución era el poder. El presidente Mao nos enseña: « Tomar el poder y consolidarlo, he aquí el fin de toda la lucha revolucionaria en el mundo. La tarea central y la forma suprema de la revolución es la conquista del poder por la lucha armada, es resolver el problema por la guerra. » Indica con ello que la orientación y la tarea generales del movimiento obrero son « organizar y movilizar la clase obrera, trabajar directa o indirectamente en coordinación con la guerra revolucionaria campesina dirigida por el partido y luchar por cercar las ciudades a partir del campo y, finalmente, ampararse del poder por la lucha armada. »

Es evidente que en un país subdesarrollado desde el punto de vista económico, en donde domina aún la pequeña industria, el artesanado, el campesinado y unas condiciones sociales apenas salidas del feudalismo, la tarea de los comunistas en el poder era, como en Rusia, el desarrollar la gran industria para reforzar el proletariado. Una dictadura del proletariado, sin una clase obrera numerosa, ejercida por campesinos, estudiantes y soldados,

no puede ser más que una caricatura de la dictadura del proletariado. Pues bien, el crimen que se le reprocha a Liu Chao-chi es como tarea esencial el desarrollo de la economía y la mejoración del nivel de vida :

« Queriendo usurpar la dirección del partido y del Gobierno, el Kruschef chino ha intentado tomar las riendas del movimiento obrero. Ha vuelto a sacar la fórmula de que la lucha económica es todo, y todo debe ser para la lucha económica, fórmula que había sido ya mencionada durante la revolución democrática. Pero esta vez la ha pulido agregando « slogans » tales como : « El movimiento para la producción, es precisamente el movimiento de los obreros », y « Luchar por la propia vida de los obreros », eso a fin de impedir a los sindicatos el emprender un trabajo revolucionario y político. Al hacer esto, preconizaba que los sindicatos no se ocupasen más que de la producción y del bienestar, a fin de arrastrar al movimiento obrero sobre una vía muerta. He aquí exactamente lo que propagaba Kruschef, cuando decía : « Los problemas de la economía y de la producción constituyen el centro de la actividad de las organizaciones del partido y deben ocupar el primer lugar en todo el trabajo de organización del partido. »

La ideología del proletariado no puede nacer y afirmarse más que por el desarrollo del aparato de producción, de la técnica, del mayor número de obreros. Hacer la revolución cultural socialista antes que crear la base económica del socialismo, es destruir toda la teoría del materialismo histórico de Marx. Engels no negaba la influencia de la ideología sobre el desarrollo de la sociedad, pero afirmaba con razón : « Hay que buscar las causas últimas de todas las transformaciones sociales y de todas las revoluciones políticas, no en la cabeza de los hombres, sino en las mudanzas del mundo de producción y de cambio ; estas causas hay que buscarlas no en la filosofía, sino en la economía de cada época ». Esta cita del « Anti-Dühring », de Engels, está confirmada en una carta escrita por él en 1894 : « El desarrollo político, jurídico, filosófico, religioso, literario, artístico, etc., reposa sobre el desarrollo económico, así como sobre la base económica. Hay acción y reacción sobre la base de la necesidad económica que la arrastra siempre en última instancia. »

El desprecio de los comunistas chinos por la economía y la im-

portancia primordial dada a la revolución cultural, demuestran que están absolutamente opuestos a uno de los principios marxistas admitidos hoy por muchos adversarios de Marx.

Los chinos afirman exactamente lo contrario : « La existencia social del hombre decide de su ideología. Pero, por el contrario, la ideología juega un papel motor extremadamente importante en el desarrollo económico y político de la sociedad, y en ciertas condiciones, el papel de la ideología es decisivo... Para consolidar y reforzar la dictadura del proletariado y evitar la restauración del capitalismo, es necesaria una gran revolución ideológica política. »

Al no haber sufrido grandes transformaciones la base económica, la revolución cultural tropieza con el egoísmo, el individualismo, las luchas fraccionarias que surgen de nuevo siempre de la base económica, pequeña burguesa pese a la revolución cultural. Por ello, Mao se ve obligado a prevenir a sus adherentes que la revolución cultural será permanente, que será preciso siempre y durante siglos el renovarla. El 16 de mayo de 1966 escribía una circular publicada por « Bandera Roja », en la que afirmaba :

« La gran revolución cultural actual no es más que la primera de la serie. En el porvenir, tales revoluciones tendrán lugar necesariamente en diversas ocasiones. La cuestión de saber quién ganará definitivamente requiere un larguísimo período histórico para poder ser contestada. Si no se le conduce con éxito, la restauración del capitalismo será posible en todo momento. Todos los miembros del partido y todo el pueblo del país deben guardarse de creer que podrán dormir tranquilamente y que todo irá bien después de una, dos, tres o cuatro revoluciones culturales. »

Eso basta para demostrar que el error fundamental de Mao es el de creer que hay que construir el socialismo sin hacer el gran esfuerzo de industrializar el país. Ya, cuando « el gran salto hacia adelante », quería pasar al comunismo con una economía artesanal de pueblo, y producir acero como en tiempos de la Edad Media.

La revolución cultural, incluso apoyada por las bayonetas del ejército y los cohetes atómicos, no puede conducir al pueblo chino hacia el socialismo, y la guerra no ha construido nunca una sociedad socialista. ¡La toma del poder no quiera decir que ya se haya conseguido el socialismo!

LA CRISE DE L'OR

par Serban Voinea

La dévaluation de la Livre sterling n'a pas démobilité la spéculation sur l'or. Des sommes toujours plus impressionnantes font chaque jour l'objet de ventes d'or aux Bourses de Londres, de Zurich et de Paris. Dans le monde actuel, la population a admis, une fois pour toutes, qu'il y a certains problèmes qui lui resteront toujours inaccessibles. Généralement, il s'agit des problèmes scientifiques les plus abstraits, réservés à un petit nombre de jeunes savants. Depuis toujours, une attitude similaire s'est manifestée au sujet de l'or comme moyen de circulation des marchandises.

Marx accusait l'économie politique bourgeoise de n'avoir jamais vraiment tenté de découvrir la genèse de l'argent-monnaie, et expliquait ainsi l'ignorance dans ce domaine. Il serait pourtant facile de comprendre ce qui se passe sous nos yeux si nous avions recours à Marx. Celui-ci a montré, comment, après avoir utilisé d'innombrables objets (animaux, pierres, métaux, etc...) comme unité de mesure des marchandises, l'homme s'est arrêté à l'or que ses

qualités intrinsèques prédestinaient à une telle fonction. Avec le temps, chaque marchandise eut un prix exprimé en une quantité d'or. On cessa ensuite de peser l'or, et on le fit circuler sous forme de monnaie, dont le poinçon de l'Etat garantissait aussi bien la quantité que la qualité. Puis : finalement, on aboutit à la monnaie-papier. Celle-ci fut acceptée à condition d'avoir une certaine couverture d'or, qui puisse être utilisée pour rembourser le papier contre l'or.

Au cours de l'expérience, on constata qu'il n'était pas indispensable que la couverture-or couvre la circulation, car jamais le monde entier n'en demandait le remboursement en or. Et puis, Marx fit une découverte : ce n'était pas le rapport entre les réserves d'or et la circulation qui déterminait la valeur du papier en circulation, mais le rapport entre la circulation moyenne des marchandises et la circulation totale du papier-monnaie. Et c'est par ce lien que la quantité d'or jouait son rôle capital : la circulation fiduciaire ne devait pas dépasser la valeur

de l'or qu'elle représentait.

Par conséquent, si l'on élevait le prix de l'once d'or de 35 à 70 dollars, la concurrence américaine deviendrait irrésistible. Les experts qui plaident la cause de l'élevation du prix du dollar le savent si bien qu'en demandant une telle élévation, ils ajoutent qu'il faudrait que les Etats-Unis, en doublant le prix de l'or qu'ils détiennent, s'obligent à payer toutes leurs dettes. Il est pour le moins inattendu de demander au plus puissant Etat industriel du monde, non seulement de s'engager sur une voie qui lui déplaît, mais encore d'accepter qu'on lui dicte ce qu'il devra faire des quantités d'or dont il dispose.

Il y a certainement de fortes poussées de spéculation. Il n'est pas certain que d'autres pays, qui disposent de stocks imposants d'or. Il y a cependant des banques émettrices qui ont beaucoup de dollars en dépôt, et elles ne considèrent pas avec sympathie l'éventualité de les réduire à la moitié de leur valeur-or. Mais il y a une chose que l'on néglige : la puissance et la santé d'un pays ne dépendent pas, en première

ligne, de ses finances. Encore que celles-ci soient importantes, c'est la situation économique qui reste déterminante. Si l'on penche vers une vue contraire, c'est que le krack du Vendredi soir à la Bourse de New-York, en 1929, est encore dans toutes les mémoires. Mais si cette Bourse a ouvert la « grande crise » c'est qu'elle a coïncidé avec une double crise, dans l'agriculture et l'industrie, ce qui n'est nullement le cas actuellement. Jamais les Etats-Unis n'ont connu dans le passé une période économique aussi favorable que celle des dernières années, qui a vu tripler son produit national brut et atteindre 775 milliards de dollars, et ils espèrent arriver à 1.000 milliards vers 1971.

Il n'y a pas seulement la puissance des Etats-Unis qui interdirait une politique tendant à l'abaisser sur le terrain financier ; il y a aussi le mot qu'ont à dire les grands argentiers des autres pays. Car personne n'est en mesure de prédire d'avance quelles seront les conséquences lointaines d'une crise au cours de laquelle sombrerait le système monétaire international.

On a interdit EL SOCIALISTA, nous vous rendons LE SOCIALISTE. Nous vous le rendons simplement, en frères ions simplement, en frères moyens que l'on vient honnêtement de vous ravir.
Georges BRUTELLE
Secrétaire général adjoint
de la SFIO

LE SOCIALISTE

HEBDOMADAIRE

Se ha prohibido EL SOCIALISTA; nosotros os devolvemos LE SOCIALISTE. Queremos sencillamente restituirlos, como hermanos, algo al menos de los medios que tan vergonzosamente os acaban de quitar.
Georges BRUTELLE
Secretario general adjunto
de la SFIO

Los ochenta y tres años de Norman Thomas

Hace un par de semanas, cuando Norman Thomas dirigió la palabra a un grupo de estudiantes de treinta naciones distintas, alguien dijo a la prensa que esta era « su última aparición en público », y la prensa se apresuró a aplaudir su « gran discurso de adiós ». Se equivocaron ambos. Desde entonces, Thomas ha viajado con profusión, fulminando invectivas contra la desastrosa guerra de Norteamérica en el Vietnam en su discurso a los activistas sindicalistas de Chicago y al hablar a los estudiantes de Connecticut sobre la guerra contra la pobreza y los esfuerzos por la paz. Aun cuando Thomas cierra su oficina del Consejo Mundial de la Post Guerra en enero, continuará escribiendo y hablando como solamente él sabe hacerlo.

Thomas es probablemente uno de los muy pocos, de una treintena de hombres, que imponen el respeto, la admiración y el entusiasmo de los jóvenes del mundo entero. Cuando dijo a los estudiantes visitantes que los Estados Unidos y otros Estados habían modificado los Diez Mandamientos de forma que, en vez del « No matarás », podría leerse en ellos « Matarás en masa por orden mía », subrayaba que él amaba, al mismo tiempo que criticaba, a su nación.

« No me gusta ver a jóvenes quemando la bandera de mi nación, de la nación que yo amo », dijo Thomas. « Si ellos quieren un símbolo apropiado, deberían lavar la bandera en vez de quemarla ».

El mayor discrepante de América insistió en que las fidelidades son necesarias — la mayor parte de nosotros vivimos para grupos de fidelidades— pero que por encima de ellas debemos ir a los valores trascendentales de la humanidad, « para que podamos cooperar y coexistir, a menos de que no existamos del todo ».

Cuando Norman Thomas nació, el 20 de noviembre de 1884, el censo arrojaba la cifra de unos cincuenta millones de habitantes en los Estados Unidos. A las once de la mañana de este 20 de noviembre del año actual, en el 83 aniversario de Norman, el gran reloj demográfico del pasillo del Departamento de Comercio de los Estados Unidos recordará que hay ahora doscientos millones de seres humanos en nuestra nación, cuatro veces más.

En el transcurso de su vida ha visto Norman Thomas muchos cambios en América, tanto cualitativa como cuantitativamente. De niño, en Marion, estado de Oklahoma, Norman, hijo de un clérigo prebiteriano, vivió en una ciudad que era próspera, con fábricas de propiedad local, con patronos y trabajadores que eran sus antiguos compañeros de escuela y que con unos y otros se tuteaba corrientemente. La extrema pobreza que Norman oía discutir en el hogar o en la escuela era ordinariamente atribuida a la mala fortuna o a la bebida, más bien que a la depresión que engendró el paro. La mayor parte de los americanos creían entonces en la racionalidad básica de la vida y en su esencial bondad. Norteamérica era una nación de vida y de esperanza.

Thomas se dio cuenta más tarde de que los años de su juventud fueron también años de « los barones ladrones, de un agresivo capitalismo sin alma, del largo día de los trabajadores, de un individualismo que hizo miserable provisión para los desgraciados. La libertad estaba limitada por el color, especialmente en el Sur, por la amarga miseria, y por la explotación económica de la sociedad adquisitiva ». Pero su convicción de los tiempos de su juventud era que « todas las grandes victorias para la marcha hacia adelante del hombre habían sido ya ganadas; lo que se de-

jaba atrás no era más que para empujar hacia adelante, hacia ese lejano acontecimiento divino hacia el cual se mueve toda la creación. »

Thomas se licenció, cuando era joven, en la Universidad de Princeton, en 1905; de allí fue a trabajar a una casa comercial en el barrio bajo del lado oeste de Nueva York, en donde hizo conocimiento con la amarga miseria en busca de un alma, con la sujeción y con el vicio. Cuando en 1911 se hizo ministro del culto protestante, se decidió a predicar el evangelio social. En una carta escrita en 1915 a sus antiguos compañeros de la Universidad de Princeton, escribía: « Con todo mi amor a Princeton, pienso algunas veces, injustamente, por supuesto, que mi educación realmente comenzó cuando dejé la Universidad y que ni la más pequeña parte de ella, de esa educación, ha constituido un elemento de la vida corriente aquí, en este distrito. ¿ Cómo haremos aplicable la democracia a nuestros problemas sociales, industriales y políticos? ¿ Estamos preparándonos bien para la seguridad nacional en la paz o en la guerra cuando tantos de nuestros trabajadores no pueden, ni aún en condiciones favorables, vivir decentemente con sus salarios? Ese fue el embriagador vino que los princetonianos bebieron en aquellos días. »

Al mismo tiempo, como cristiano devoto, Thomas no podía reconciliar la cristiandad y la guerra. Dios, pensaba él, no era el « Dios y Padre de Nuestro Señor Jesucristo » si sus servidores podían únicamente servirle con « diabólicos » medios de guerra. Junto con el afianzamiento de esta creencia vino su gradual aceptación de la acusación socialista de que la primera guerra mundial era una guerra imperialista por ambos lados. El cree todavía que una paz negociada, tras de la primera batalla del Marne, podía haber salvado al mundo de la locura de Hitler.

Thomas se unió a la Hermandad de la Reconciliación, un grupo pacifista, a fines de 1916, y a la Unión Americana contra el Militarismo, poco después. (Este último grupo se desarrollaba dentro de la Unión Americana en favor de las Libertades Civiles.) Su creciente interés por el socialis-

por
Harry
FLEISCHMAN

mo fue estimulado por la declaración contra la guerra suscrita por la convención de St. Louis, en 1917, del Partido Socialista, y apoyó a Morris Hillquit, uno de los autores de esa declaración, en su campaña electoral para la elección de alcalde de Nueva York.

Thomas se unió al Partido Socialista en octubre de 1918, porque « yo creo que estos son días en que los radicales debían ponerse en pie y ser contados ». Se afilió al Partido en una época en que éste estaba declinando en afiliados y en influencia, debido ello, principalmente, al apoyo público a la guerra y a las facciones internas, dentro del Partido.

Un viejo proverbio chino dice que « si usted salva la vida de un hombre, tiene usted la obligación de preocuparse de él mientras viva ». Thomas debe haber recordado esto muchas veces, a través de los años. La convención nacional socialista de 1924 ofreció a Thomas su designación para gobernador del estado de Nueva York, aun cuando él no esperaba esto. Al aceptar la designación, expresada por teléfono, Thomas contraía, como más tarde lo ha dicho, « una responsabilidad para

el Partido Socialista » que él ha sostenido no solamente en el curso de seis campañas para la presidencia de los Estados Unidos, sino durante toda su vida.

La quiebra bursátil de Wall Street en 1929, fue seguida por la aguda miseria de las masas de parados, rápidamente creciente. En la campaña presidencial de 1932, Thomas, como candidato socialista, hace una llamada en favor de la socialización de las más importantes industrias de la nación y de sus recursos naturales; esta consideración mayor figuró en los programas subsiguientes con el fin de mejorar los trágicos efectos de la depresión económica y de conducir a la recuperación. Su programa contenía una llamada para la realización de un proyecto federal de obras públicas y de alivio al paro por valor de diez billones de dólares, además de la publicación de leyes permitiendo la adquisición de tierras, construcciones y maquinaria para los parados con el fin de poner a éstos en condiciones de trabajar y producir alimentos, combustible, vestidos y hogares para su propio uso. El programa apremiaba también:

- a la adopción de leyes fijando un salario mínimo;
- a la protección de los pactos colectivos en materia de trabajo.
- a la constitución de un seguro de paro;
- al funcionamiento de agencias libres de empleo público;
- a la fundación de pensiones de retiro para hombres y mujeres mayores de sesenta años;
- a la abolición del trabajo de los niños;
- al establecimiento de la jornada diaria de seis horas, y de cinco días de trabajo a la semana sin reducción de salarios;
- a la ayuda a los cultivadores y pequeños propietarios contra la prescripción de las hipotecas;
- al establecimiento de un seguro de enfermedad y de maternidad;

Ni el programa demócrata, ni el programa republicano mostraron ninguna preocupación comparable con respecto a las necesidades de la nación en aquellos tiempos de crisis. Los demócratas, en realidad, abogaron por un 25 por ciento de reducción de los gastos federales y por la presentación de un presupuesto anual equilibrado. Afortunadamente para la nación, cuando Franklin D. Roosevelt fue elegido, arrinconó ese programa y no dudó un solo momento en hacer uso de las reivindicaciones de Thomas para construir su New Deal.

Pero este servicio que Roosevelt rendía a la democracia y al bienestar del Estado debilitó las posibilidades de edificar un fuerte Partido Socialista con gran influencia en las elecciones. En realidad, ningún tercer partido ha llegado a ser nunca un partido grande en América. Cuando los republicanos comenzaron su primera campaña en 1856, lo hicieron como un segundo partido, puesto que los Whigs se habían hundido ya. En los años recientes, la tendencia en muchos Estados ha sido la de hacer aumentar las dificultades para los partidos más pequeños que pudieran ir a las elecciones. Por otro lado, como Thomas señala, los terceros partidos han servido bien como aguijones de la conciencia pública. Retrocediendo hasta 1820, ha habido partidos de los trabajadores que hicieron campaña en muchos estados en favor de la enseñanza pública gratuita, de la elección directa de los funcionarios públicos y de la abolición del encarcelamiento por deudas. Los viejos partidos no se atrevieron a descansar en sus laureles.

En los años recientes, el Partido Socialista ha compartido grandemente el punto de vista de Thomas, que lo concentraba en la educación socialista de una especie análoga a la que, como precursora de la misma, divulgó la Sociedad Fabiana en la Gran Bretaña, como más eficaz que las intensificaciones en las campañas electorales.

La paz duradera y la libertad han sido la estrella polar que ha cundido la existencia de Thomas, y su esfuerzo para reconciliar las dos ha sido su mayor lucha de siempre. Se opuso asperamente a la guerra en el Vietnam y a aquellos que hacían correr el riesgo de una tercera guerra mundial por la escalada en aquélla. Cree que la mejor esperanza radica todavía en la coexistencia competitiva entre democracia y comunismo, por lo cual los dos sistemas deberían evitar la destrucción militar manteniendo una intensa competencia ideológica. La paz de Westfalia de 1648 terminó la terrible guerra religiosa entre católicos y protestantes. Esa paz, nos recuerda Thomas, no cambió ni el credo formal de cualquiera de las dos partes, ni la opinión de una sobre la otra. Pero católicos y protestantes convinieron en coexistir y desviaron sus energías competitivas por otros canales.

Desde que terminó la segunda guerra mundial ha preconizado Thomas la guerra universal contra la miseria y para poner fin a la carrera de armamentos. Conociendo las dificultades que hay en el camino para la consecución de una paz duradera y de la libertad, Thomas insiste, sin embargo, en que « nuestra obliteración o nuestra condena social » ni está « inexorablemente decretada por el destino, ni por nuestros dioses, ni por nuestra génesis ». Aun cuando las suertes contra ello fueran muy grandes, añade

(Pasa a la página 5.)

Los antagonismos capitalistas

Entre las oposiciones o contradicciones que los marxistas destacan en el régimen de producción capitalista y que le llevan irremediablemente a su pérdida, se encuentra la de que acumula en pocas manos los medios de producción, dejando a la gran mayoría desprovista de los mismos, mayoría que finalmente dará el asalto al régimen capitalista. Comentando esta situación, escriben los autores del « Manifiesto Comunista »: « La existencia y el predominio de la burguesía requieren, como condición indispensable, la acumulación de las riquezas en poder de unos cuantos favorecidos, la formación y el merecimiento del capital. Mas para que se forme y se acumule el capital, es forzoso que exista también el asalariado. El asalariado tiene únicamente a la competencia de los obreros entre sí. Pero el progreso de la industria, de la cual la burguesía ha venido a ser involuntario agente, en vez de mantener el aislamiento de los obreros por la competencia, ha causado su unión revolucionaria por la asociación. Así, el desarrollo mismo de la gran industria destruye los propios fundamentos del régimen de producción y de distribución de la riqueza en que se apoya la burguesía, que, como hemos visto, engendra, ante todo, a sus propios sepultureros. La ruina de la burguesía y la victoria del proletariado son igualmente inevitables. »

Por su parte, Engels, en el « Anti-Dühring », dice: « Quedaba

perfectamente trazada la divisoria entre los medios de producción concentrados en manos de los capitalistas, de un lado, y de otro, los productores, que no poseían más que su propia fuerza de trabajo. La contradicción entre la producción social y la apropiación capitalista reviste la forma de la antítesis de burguesía y proletariado. »

La acumulación es originada por la competencia en el mercado, ley del régimen de producción, a que se libran los capitalistas, y por la caída de las clases medias entre los asalariados.

La concentración creciente del

Por César Barona

capital, otra de las contradicciones del régimen, no se deriva automáticamente de la acumulación. Marx establece esta concentración partiendo de la idea de que el maquinismo y la división del trabajo son favorables a las grandes empresas más que a las medias o a las pequeñas.

La baja tendencial del tanto del beneficio, otra contradicción del régimen capitalista basado en la obtención de los beneficios, viene de la tendencia de los jefes de empresa a reemplazar los obreros por las máquinas, lo que aumenta el capital constante más de prisa que el variable. El tanto de beneficio debe bajar, puesto que la plusvalía global remunera

una masa de capitales cada vez más importante al crecer muy de prisa el capital constante. Estas contradicciones y otras del régimen capitalista conducen a un régimen colectivo. La técnica de la producción al ser colectiva, hace que la naturaleza humana tienda igualmente a serlo y todas las instituciones con ella.

El capitalismo, al poner en movimiento medios sociales de trabajo, que ya no son manejados por individuos particularmente, sino por una masa de trabajadores, y cuyos productos ya no se dedican al uso de un individuo, sino al conjunto de la sociedad, acaba con el supuesto de la antigua forma particular de apropiación cuando la producción es colectiva y no individual. Sin embargo, esta forma de apropiación persiste. Pero, bajo el régimen capitalista de producción, no es ya una apropiación privada simple, es una apropiación privada de unos productos fabricados por la colectividad, creados socialmente. Tal contradicción da al régimen moderno capitalista de la raíz de donde surgen los antagonismos de clase del capitalismo. Mientras que el régimen de producción repose sobre esta oposición radical, seguirá siendo un régimen de producción capitalista, cualquiera que sea el apropiador privado, ya sea un individuo o una suma de capitalistas fusionados, como en las sociedades o en las empresas nacionalizadas o de otras corporaciones públicas capitalistas.